

REVUE DE PRESSE



musees.dijon.fr



« **Maria Helena Vieira da Silva** »

Musée des Beaux-Arts / Dijon

Du 16 décembre 2022 au 3 avril 2023

SOMMAIRE

DÉPÊCHE – page 1

AFP, *À Dijon, la redécouverte de Vieira da Silva, figure majeure de l'art abstrait*, 16.12.2022

PRESSE ÉCRITE – page 3

Quotidiens- page 4

Le Monde, *La féminisation comme une lame de fond*, 15.10.2022

Le Figaro, *Après-Guerre, Paris attire la diaspora de l'art*, 02.12.2022

Les Echos, *Ces artistes contemporains sous-estimés qui ont choisi la France*, 06.01.2023

Le Monde, *Les grandes expositions à ne pas manquer*, 08.01.2023

Hebdomadaires- page 16

La Croix l'Hebdo, *Les voies de l'abstraction*, 16.12.2022

La Gazette Drouot, *Régions*, 20.01.2023

La Gazette Drouot, *On en parle*, 20.01.2023

Mensuels - page 19

Le Petit Léonard, *Dijon fête Vieira Da Silva*, décembre 2022

Connaissancesarts, *expositions*, janvier 2023

Beaux Arts, *Musée des Beaux-Arts de Dijon*, Janvier 2023

L'objet d'art, *Expositions*, janvier 2023

L'objet d'art, *La rencontre du mois*, janvier 2023

L'objet d'art, *Maria Helena Vieira da Silva*, janvier 2023

L'œil, *La nouvelle ère des expositions*, janvier 2023

Le Petit Léonard, *Vieira da Silva*, février 2023

Bimestriels- page 39

Novo, *Maria Helena Vieira da Silva, L'œil du labyrinth*, 01.12.2022

Poly, *Ecole de Paris*, 01.01.2023

PRESSE WEB – page 42

Sites web généralistes – page 43

Bilan.cg, *Exposition à Paris 1945-1972, ou « la seconde école de Paris »*, 15.12.2022

Les Echos.fr, *Le musée des Beaux-Arts de Dijon consacre une vaste rétrospective à Vieira da Silva*, 28.12.2022

Konbini.com, *3 choses à savoir sur Maria Helena Vieira da Silva, artiste abstraite que l'Histoire a oublié*, 30.12.2022

Les Echos.fr, *Ces artistes contemporains sous-estimés qui ont choisi la France*, 05.01.2023

Lemonde.fr, *Les expositions à ne pas manquer en 2023*, 06.01.2023

Sites web spécialisés - page 57

Smarty, *Maria Helena Vieira da Silva*, 28.11.2022

Slash-paris.com, *Vieira da Silva*, 16.12.2022

Sciences Humaines, *L'œil du labyrinthe – Maria Helena Vieira da Silva*, 16.12.2022

Franceinfoculture.fr, *Les expositions à ne pas manquer en 2023 : Manet et Degas, Basquiat, Zanele Muholi, Sayed haider Raza ...*, 06.01.2023

Detailsarchitectures.com, *Vieira da Silva à Dijon, trente ans après sa mort...*, 13.01.2023

gazette-drouot.com, *Vieira da Silva et ses collectionneurs à Dijon*, 18.01.2023

Parisladouce.com, *Expo Ailleurs : Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe / L'œil des collectionneurs – Musée des Beaux-Arts de Dijon – Jusqu'au 3 avril 2023*, 21.01.2023

InfoTravel.fr, *Bougogne : le top 5 des expos immanquables*, 19.02.2023

BeauxArts.Com, *Dans les méandres impossibles de Maria Helena Vieira da Silva*, 21.02.2023

Blogs – page 85

Une Dilettante, *Maria Helena Vieira Da Silva, Une Rétrospective*, 16.01.2023

paperblog.fr, *Maria Helena Vieira da Silva, une rétrospective*, 17.01.2023

Réseaux sociaux – page 93

Instagram - page 94

@valentinegrisot, *story instagram*, 16.12.2022

Twitter - page 96

@LesEchos, *Le musée des Beaux-Arts de Dijon consacre une vaste rétrospective à Vieira da Silva*, 28.12.2022

Audiovisuel- page 98

RCF.fr, *L'actu musicale et l'une des figures de la peinture au XXème siècle à l'honneur*, 31.01.2023

FranceInter, , 18.02.2023

Presse internationale - page 100

RFI.fr, *Cidade francesa de Dijon revela « duas facetas » de Vieira da Silva*, 16.12.2022

Dépêches



A Dijon, la redécouverte de Vieira da Silva, figure majeure de l'art abstrait

(), (AFP) -

"Une des rares artistes femmes célèbres de son vivant": le musée des Beaux-Arts de Dijon présente, à partir de vendredi, une vaste rétrospective de la Franco-Portugaise Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992), peintre majeure de l'abstraction.

"Elle était un peu comme une star, dans les années 1970 surtout. Elle était tellement populaire qu'elle ne pouvait pas se promener seule dans la rue", explique Naïs Lefrançois, co-commissaire de l'exposition. "Pourtant, elle est aujourd'hui relativement tombée dans l'oubli".

C'est pour faire redécouvrir cette figure majeure de l'abstraction que le musée des Beaux-Arts (MBA) de Dijon présente, trente ans après sa mort, 80 oeuvres de cette artiste d'envergure internationale.

Née à Lisbonne mais installée à Paris dès 1928, cette Portugaise naturalisée Française est reconnue très tôt dans sa vie, exposant "dans le monde entier dès les années 1950, à New York, Stockholm, Genève...", ajoute Mme Lefrançois.

"Dans les années 1970, il y a quasiment une expo d'elle par an en France, plus celles à l'étranger", souligne l'autre co-commissaire Agnès Werly.

Elle était très connue pour ses oeuvres d'abord "très figuratives puis tirant vers la non-figuration", explique-t-elle, notamment sa série de "damiers" évoquant des sortes de kaléidoscopes déstructurant l'espace.

Sa peinture aux limites de l'abstraction trace des perspectives fragiles et irrationnelles, tel son grand chef-d'oeuvre, Urbi et Orbi, un tableau de trois mètres par quatre peint de 1963 à 1972.

Il montre un paysage immatériel, liquide, représentatif de Vieira da Silva qui aimait peindre "des lieux vus de très loin", a-t-elle dit. Vue de ciel et de mer mêlés? Ville dans le brouillard? Les incertitudes demeurent sur le sujet, ajoutant à la poésie du tableau.

La tenue à Dijon de l'exposition, réalisée en collaboration avec le musée Cantini à Marseille et la galerie Jeanne Bucher Jaeger à Paris, est due au fait que le MBA "est le musée possédant le plus grand nombre d'oeuvres en régions de l'artiste", explique Frédérique Goerig Hergott, directrice des musées de Dijon.

Le MBA a en reçu en effet en donation l'importante collection des époux Pierre et Kathleen Granville, amis de Vieira da Silva et grands amateurs d'art contemporain. 32 oeuvres de Vieira en faisaient partie. L'artiste a donné à son tour trois peintures au musée, parmi lesquelles Urbi et Orbi.

Du 16 décembre 2022 au 4 avril 2023.

Afp le 16 déc. 22 à 11 32.

PRESSE ÉCRITE

Quotidiens



CULTURE | CHRONIQUE

PAR MICHEL GUERRIN

La féminisation comme une lame de fond

Ce n'était pas l'objectif premier, mais le mouvement #metoo, en cinq ans, a provoqué une spectaculaire féminisation de la culture en France, que ce soit dans les nominations ou les œuvres mises en avant. Surtout, le phénomène s'accélère, à travers des signes multiples, d'intensité variable, preuve qu'il s'agit moins d'écume que d'une lame de fond.

Déjà, un signe. Le 30 septembre, l'hebdomadaire *Le Film français* publiait en couverture une photo réunissant six acteurs (Pio Mar-mai, Guillaume Canet, Vincent Cassel, François Civil, Pierre Niney, Dany Boon) entourant Jérôme Seydoux, le patron de Pathé. Sept mercenaires réunis pour lancer la « reconquête » du cinéma français. Sept hommes, zéro femme. Il y a peu, cette photo serait passée inaperçue. Elle a provoqué un torrent d'indignation sur les réseaux sociaux, dont celle de la cinéaste et écrivaine Audrey Diwan (« Si on vous gêne, n'hésitez pas à le dire ») et les excuses du journal.

Des symboles, il y en a tant d'autres. Le prix Nobel de littérature à Annie Ernaux. Le jury du prix Médicis qui vient de dévoiler sa deuxième sélection de romans comprenant sept autrices et un auteur. Laurence des Cars, première femme nommée à la tête du Musée du Louvre. La Palme d'or 2021, à Cannes, pour *Titane* de Julia Ducournau, suivie trois mois plus tard du Lion d'or à la Mostra de Venise pour Audrey Diwan et son film *L'Événement*.

À la dernière Mostra, justement, où la star Timothée Chalamet a arpenté le tapis rouge du Lido avec une combinaison rouge hybride – pantalon en bas, dos nu en haut –, plusieurs films étaient animés par des homosexuelles, des transgenres, des travestis ou des drag-queens. Avec deux symboles : Trace Lysette, première actrice transgenre dans un rôle principal pour un film en compé-

tition (*Monica*) et Cate Blanchett en cheffe d'orchestre mariée à une violoniste (*Tár*). Tout cela ne fait pas forcément de bons films, mais les hommes ne font pas forcément de bons films non plus.

Des « Journées du mariage »

Il y a encore du retard dans la parité culturelle, constate le rapport 2022 du ministère de la culture, mais qui ajoute que deux secteurs, jugés à la traîne, le théâtre et la musique classique, ont fortement bougé. En quatre ans, la proportion de femmes dirigeant l'un des trente-huit Centres dramatiques nationaux en France est passée de 20 % à 42 %. Et le nombre de chefes d'orchestre, longtemps quasi inexistantes, a doublé à la Philharmonie ou à l'Opéra de Paris.

Le meilleur élève – et de très loin – reste celui des arts plastiques, au point de servir de laboratoire pour les autres disciplines. Regardons ce qui se passe. La liste des expositions d'artistes femmes à voir maintenant ou dans les mois prochains est phénoménale, amplifiant un rythme enclenché il y a deux ou trois ans : Alice Neel, Rosa Bonheur, Joan Mitchell, Frida Kahlo, Françoise Pérovitch, Farah Atassi à Paris, Niki de Saint Phalle à Toulouse, Marcelle Cahn à côté de Saint-Etienne, plusieurs noms à Bordeaux, Fabienne Verdier à Colmar, Maria Helena Vieira da Silva à Dijon, Nicole Eisenman à Arles...

**L'UN DES 38 CENTRES
DRAMATIQUES
NATIONAUX EN
FRANCE EST PASSÉE
DE 20 % À 42 %**

Ajoutons que la prestigieuse Biennale de Venise est très féministe.

Il y a des profils et des statuts très divers dans cette liste à la Prévert. Un brin d'opportunisme aussi, de bonne guerre, dans la façon de surfer sur l'air du temps quand on sort quelques tableaux des réserves ou quand la peintre animalière Rosa Bonheur, dont l'exposition commence le 18 octobre au Musée d'Orsay, est qualifiée dans le texte de présentation d'« icône de l'émancipation des femmes » et d'orfèvre dans l'art de « restituer à la fois l'anatomie et la psychologie animales ».

Il arrive que des redécouvertes s'accompagnent d'un travail de fond, fort réjouissant, par exemple quand les villes d'Évian-les-Bains (Haute-Savoie), en décembre, puis de Pont-Aven (Finistère), en juin 2023, accueilleront une exposition d'une quarantaine d'artistes de la Belle Époque à la seconde guerre mondiale, qui ont pour point commun d'avoir créé lors de voyages lointains, entre Afrique et Orient. Et d'être le plus souvent inconnues.

Méritent-elles de gagner la lumière ? La question est savonneuse, et le public tranchera. Mais que la peintre américaine Georgia O'Keeffe ait enregistré 300 000 entrées en 2021 au Centre Pompidou est un indice. Toujours est-il que la liste des noms féminins qui surgissent, tous secteurs confondus, est si folle qu'on peut se demander pourquoi certains n'ont pas été mis en avant plus tôt. Certaines féministes de la culture défendent désormais des « Journées du mariage » afin de créer des ponts entre créatrices

**LE MEILLEUR
ÉLÈVE – ET
DE TRÈS LOIN –
RESTE CELUI DES
ARTS PLASTIQUES**

**EN QUATRE ANS,
LA PROPORTION DE
FEMMES DIRIGEANT**

d'hier et d'aujourd'hui, souvent à côté ou en dehors du modèle patrimonial jugé patriarcal. Créer des histoires autonomes du grand récit actuel. Voilà un sujet propre à laisser s'enflammer les historiens et historiennes de l'art, de la musique ou du théâtre.

En 2020 fut publiée *Une histoire mondiale des femmes photographes* (Textuel), qui était en fait un dictionnaire, dont les centaines d'entrées par nom ont été rédigées uniquement par des femmes. Des femmes écrivant sur des femmes,

alors que sans doute quelques historiens hommes étaient, dans des cas précis, plus compétents.

Cet exemple fait écho au fait qu'il existe au sein du féminisme culturel une radicalité visant au dédagisme d'artistes hommes et femmes non conformes. Depuis quatre ans, certaines rêvent d'effacer J.K. Rowling, en tant qu'auteurice d'*Harry Potter*, au motif que selon l'écrivaine « *le sexe biologique est une réalité* ». Le *New York Times* a même cru bon, dans une affiche publicitaire, de relayer en

février le vœu d'une de ses lectrices : « *Lianna imagine Harry Potter sans sa créatrice.* »

Certains voudraient aussi interdire Gauguin d'exposition parce que le peintre a eu des relations sexuelles avec des vahinés de 13 ou 14 ans. On pense aux mots de la comédienne Valérie Dréville, dans *Télérama*, le 8 décembre 2021 : « *Apporter de la nuance à cette lutte est nécessaire, sinon elle brisera la confiance entre les hommes et les femmes.* » ■



CULTURE

APRÈS-GUERRE, PARIS ATTIRE LA DIASPORA DE L'ART

DE TÉLÉMAQUE À ARROYO ET JOAN MITCHELL, LE PALAIS DE LA PORTE DORÉE DÉMONTRE QUE LA CAPITALE EST RESTÉE BIEN VIVANTE À CETTE PÉRIODE, MALGRÉ LA COMPÉTITION AVEC NEW YORK.

VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle

Paris, toujours capitale des artistes après la Seconde Guerre mondiale, à défaut d'être capitale des arts ? En tout cas, point de convergence bien réel et vivant que cette « ville ouverte jusqu'à l'indifférence », selon Julien Alvard de la revue *Cimaise* en 1955. « L'art parisien, dépourvu de style dominant, sans mécénat, sans musée d'art moderne fort, sans galeries puissantes, sans expositions marquantes, est en état de faiblesse face à la concurrence montante de New York et d'autres capitales européennes », rappelle l'historien Jean-Paul Ameline, commissaire de « Paris et nulle part ailleurs » au Palais de la Porte dorée. Il cite en contre-exemple la création de Documenta à Kassel en 1955 et la montée en puissance de l'Allemagne sur la scène contemporaine. Et démontre l'attraction intacte de la capitale en 24 artistes arrivés à Paris entre 1945 et 1972, de Télémaque le Haïtien et Arroyo l'Espagnol à Erro l'Islandais et Joan Mitchell l'Américaine, de Zao Wou-ki le Chinois à Wifredo Lam le Cubain et Maria Helena Vieira da Silva la Portugaise. « Si Paris continue à attirer les artistes étrangers, c'est qu'elle sait mieux tolérer sur son sol la coexistence de tous les courants artistiques venus de l'extérieur qu'impulser par elle-même de nouvelles valeurs », analyse l'ancien conservateur des collections modernes du Centre Pompidou. Un palais qui tire ses richesses d'avoir laissé ses portes ouvertes, en somme.

L'actualité des expositions, cet automne, le démontre a posteriori. Que ce soit l'éclatante vivacité de la native de Chicago, Joan Mitchell, qui s'installe définitivement en France en 1959 et qui éblouit à la Fondation Louis Vuitton, confrontée à

notre cher Claude Monet. Que ce soit le Japonais traumatisé par Hiroshima, Tetsumi Kudo, venu à Paris en 1962 pour recevoir la bourse de six mois obtenue au Japon. Ce néo-Dada « découvre une ville de la nostalgie avec laquelle il n'a aucune affinité ». Il y explore toutefois, jusqu'au gore, la condition humaine et l'angoisse existentielle dans ses installations entre jouets et fétiches sexuels. « Les Choses », formidable exposition sur l'idée de la nature morte au Louvre, présente ses « fleurs et objets divers en plastique, carton et cellulose » plus explicites que le titre conceptuel *Pollution-cultivation-nouvelle écologie*, 1971, trésor bizarre prêté par le Centre Pompidou. Après avoir ébloui Marseille l'été dernier au Musée Cantini par ses distorsions brumeuses de l'espace, la Lisboète Maria Helena Vieira Da Silva (1908-1992) arrive le 16 décembre au Musée des beaux-arts de Dijon, pour un second chapitre sous le commissariat de sa directrice, Frédérique Goerig-Hergott.

Mais c'est sans doute Hervé Télémaque, lettré né à Port-au-Prince en 1937 dans un milieu francophone qui vient de disparaître le 10 novembre à Paris, qui incarne le mieux cet esprit libre sur une terre étrangère. Jeune artiste, il a fui le racisme ordinaire de l'Amérique et choisit Paris. « En 1964, lui l'étranger, le métis haïtien, est à l'initiative avec Bernard Rancillac de « Mythologies quotidiennes », la première exposition qui lancera la Figuration narrative l'année suivante : 34 artistes invités dont 27 étrangers. Parmi eux : l'Espagnol Eduardo Arroyo, le Portugais René Bertholo, le Monténégrin Dado, le Suédois Öyvind Fahlström, les Allemands Peter Klasen et Jan Voss, le Californien Peter Saul », a rappelé son ami Jean-Paul Ameline, lors de ses obsèques au Père-Lachaise le 24 novembre. Télémaque participa, sur ses conseils, à

cette exposition au Musée de l'immigration, proposa un titre, « l'école buissonnière », jugé trop sibyllin.

Cultures venues d'ailleurs

« Télémaque était haïtien comme il était gaucher, c'est-à-dire un gaucher contrarié qui a récupéré sa main gauche, disait-il, après son accident vasculaire cérébral, salua en poète le critique d'art Jacques Gourgue. Il s'est battu contre quelque chose qui aurait pu l'entraîner dans un gouffre mais qu'il devançait dans ses œuvres. Il était aussi français en ce sens-là, comme il aurait pu devenir américain. » Comme pour chacun des 24 artistes qui incarnent la diaspora de l'art à Paris, Télémaque est présenté au Palais de la Porte dorée en trois temps : une photo du jeune homme peignant, une courte biographie claire et directe, un choix d'œuvres clés où Beaubourg règne en maître. À commencer par *Petit célibataire un peu nègre et assez joyeux*, 1964, toile ironique et moqueuse des images coloniales qui fit l'affiche de sa rétrospective au Centre Pompidou en 2015. Depuis, le MoMA l'a accroché en gloire lors de sa réouverture en 2019, le Met et la Tate de Londres et le Met de New York ont acheté ses œuvres historiques en 2022, Aspen (Colorado) et Miami (Floride) l'exposent actuellement.

Professeur dans l'âme, Jean-Paul Ameline a eu à cœur de montrer ce que peut être la vie d'un artiste qui a choisi l'exil volontaire, d'Antonio Seguí l'Argentin à Judit Reigl la Hongroise. D'expliquer comment ces cultures venues d'ailleurs ont donné naissance à des « hybridations », du Libanais Shafic Abboud au Sénégalais Iba N'Diaye. Comment ces artistes ont traduit « l'opacité du monde », de Roberto Matta le Chilien à Daniel Spoerri le Roumain. Pour aboutir à un « langage universel », de Va-

sarely le Hongrois à Carlos Cruz-Diez le Vénézuélien. C'est vivant et coloré comme un arc-en-ciel. ■

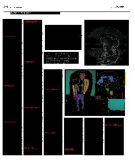
« Paris et nulle part ailleurs, 24 artistes étrangers à Paris 1945-1972 », au Palais de la Porte dorée (Paris 12^e), jusqu'au 22 janvier 2023. Catalogue sous la direction du commissaire, Jean-Paul Ameline, Palais de la Porte dorée/Hermann, 260 p., 32 €.



Un petit jardin,
de Joan Mitchell,
en 1980 (à droite).
Robinson Crusoe,
d'Eduardo Arroyo, en 1965
(en bas, à gauche).



CENTRE POMPIDOU, MINAM-CCI, DIST. RMN-GRAND PALAIS/PHILIPPE MIGE : MUSEE CANTONAL DES BEAUX-ARTS DE LAUSANNE, DON D'ERIC MEYER, 1968/ADAGP, PARIS, 2022.



Les grandes expositions à ne pas manquer

Les critiques du « Monde » proposent un florilège des principaux événements à aller voir ou à noter sur votre agenda

De Germaine Richier à Edouard Manet et Edgar Degas, en passant par un quatre mains de Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol, ou encore Sarah Bernhardt, Max Ernst et Aristide Maillol, les expositions prévues lors de la première partie de cette nouvelle année sortent le grand jeu.

« La Fabuloserie » Halle Saint-Pierre, Paris

Il y a quarante ans, l'architecte Alain Bourbonnais (1925-1988) et son épouse, Caroline (1924-2014), ouvraient au public ce qui était jusque-là leur maison de campagne, à Dicy (aujourd'hui Charny-Orée-de-Puisaye), dans l'Yonne. Cet anniversaire, que fête judicieusement la Halle Saint-Pierre, à Paris, est un bel hommage à une aventure familiale (leurs filles continuent d'animer le lieu) qui a débuté par la découverte, en 1946, de l'exposition d'art brut organisée par Jean Dubuffet à la galerie parisienne Drouin. L'annonce, en 1971, par le même Dubuffet que sa collection allait se réfugier en Suisse, à Lausanne, incita Bourbonnais à prendre le relais, avec la bénédiction du maître. Il ouvrit d'abord une galerie, l'Atelier Jacob, consa-

crée à ce qu'il préférerait nommer « l'art hors-les-normes », dont il semble avoir été le meilleur client. Soutenue par le regretté critique Michel Ragon (1924-2020), exposée par Suzanne Pagé en 1978 à l'ARC, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris sous le titre « Les Singuliers de l'art », la collection des Bourbonnais est donc en partie visible par le public parisien, assez, on l'espère, pour lui donner l'envie d'aller la voir dans ce lieu magique qu'est Dicy. ■ **HA. B.**

Du 25 janvier au 25 août.
Hallesaintpierre.org

« Faith Ringgold » Musée Picasso, Paris

Faith Ringgold, qui est née en 1930 à Harlem, est enfin accueillie dans un grand musée français. Il était temps, car elle apparaît de plus en plus comme l'une des artistes majeures de la scène nord-américaine. Elle est celle qui met en peinture, à partir des années 1960, et non sans en subir les conséquences, et donc la censure et les procès, à la fois la lutte contre la ségrégation et pour une égalité raciale réelle et, simultanément, pour l'égalité entre les sexes. Alternativement figuratif et narratif ou fait de mots géométriquement disposés, son art est politique, mais aussi romanesque et autobiographique. L'exposition, issue

de celle qui a eu lieu au New Museum, à New York, en 2022, s'attache aux œuvres où elle converse, d'égal à égal, entre admiration et ironie, avec Picasso et les autres modernes français. ■ **PH. D.**

Du 31 janvier au 2 juillet.
Museepicassoparis.fr

« Zanele Muholi » MEP, Paris

L'artiste et photographe sud-africaine Zanele Muholi, figure connue de l'art contemporain, n'a jamais dévié de sa ligne : faire de son art un instrument de défense et de représentation des personnes noires LGBTQIA+. Une communauté à laquelle l'artiste activiste appartient, et qui subit violences et discriminations en Afrique du Sud, malgré la Constitution très progressiste rédigée après le régime de l'apartheid. Cette rétrospective expose les tout premiers travaux de l'artiste, constitués de portraits d'individus ou de couples tentant tout simplement de vivre une vie normale ou de revendiquer une place hors des normes majoritaires, jusqu'à des séries plus récentes, où Zanele Muholi tourne l'appareil sur elle, pour questionner son identité et son histoire, à travers des mises en scène puissantes. ■ **CL. G.**

Du 1^{er} février au 21 mai. Mep-fr.org

**« Senghor et les arts.
Réinventer l'universel »
Musée du quai Branly-
Jacques-Chirac, Paris**

Le sujet est délicat et multiple. Léopold Sédar Senghor (1906-2001) a été l'un des principaux acteurs de l'affirmation de la présence africaine à Paris et du concept de négritude, contre le contexte et le mépris coloniaux français; un poète lyrique et symboliste, auteur de l'historique *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, publiée en 1948, préfacée par Sartre; le président de la République du Sénégal de 1960 à 1980 et, à ce titre, le maître d'œuvre du premier Festival mondial des arts nègres, à Dakar, en 1966; un virtuose de la diplomatie culturelle internationale; et aussi l'objet de protestations croissantes contre ce que ses opposants dénonçaient comme une pensée de plus en plus officielle, qui lui firent quitter le pouvoir. L'exposition devra rendre compte de l'ensemble de ces données contradictoires. ■ PH. D.

Du 7 février au 19 novembre.
Quaibrany.fr

**« Avant l'orage »
Bourse de Commerce-
Collection Pinault, Paris**

La verrière de la Bourse de commerce vire à l'œil du cyclone! Pour cette nouvelle saison, intitulée « Avant l'orage », l'exposition se fait paysage, ouvert à la pluie et au soleil, à la nuit et au jour, « composant un cycle qui mènera du crépuscule à une possible lumière », promet Emma Lavigne, directrice de la Collection Pinault. En écho aux ravages du dérèglement climatique, les œuvres de la collection se font écosystèmes, météorologies, friches, ponctuées par les toiles atmosphériques de Lucas Arruda. Pierre Huyghe revient de Fukushima avec une stupéfiante créature, la pionnière écolo Diana Thater nous livre sa vision de Tchernobyl, Hicham Berrada catalyse d'étranges beautés dans ses aquariums. En point d'acmé à cet accrochage thématique, Danh Vo a imaginé une installation pour la rotonde, hommage à la nature qui environne son atelier en Allemagne. A la fin du printemps, il sera remplacé par Tacita Dean, qui, elle aussi, revient de Fukushima. Avant l'orage, vraiment? Ou peut-être pendant? ■ E. LE.

Du 8 février au 11 septembre.
Pinaultcollection.com

**« Sayed Haider Raza »
Centre Pompidou, Paris**

Ce serait peu de dire que l'artiste indien Sayed Haider Raza (1922-2016) n'a guère été montré en France, bien qu'il y ait vécu l'essentiel de sa vie, de 1950, où il entre aux Beaux-Arts de Paris, jusqu'en 2010 et son retour au pays natal. Avant de venir à Paris, il a étudié à Nagpur (Inde), puis à Bombay, où il participe à la fondation du Progressive Artists' Group, en 1947. Les trois premières décennies de son œuvre sont dominées par le rapport au paysage et à l'espace, les éléments figurés devenant de moins en moins identifiables, dévorés par l'expansion des couleurs posées en touches puissamment appuyées. A partir des années 1980, l'intensité chromatique, sans perdre son intensité, est contenue par des géométries orthogonales et circulaires, ce qui rapproche alors l'artiste de l'histoire de l'abstraction telle qu'elle s'est développée internationalement après la seconde guerre mondiale. ■ PH. D.

Du 15 février au 15 mai.
Centrepompidou.fr

**« Miriam Cahn.
Ma pensée sérielle »
Palais de Tokyo, Paris**

Les créatures dépeintes par Miriam Cahn arrachent souvent des larmes: visages effarés, regards fuyants, corps offerts... Elles se noient dans des bleus de nuit ou d'océan, elles irradiant pourtant de toute leur fragilité, chairs roses, jaunes, mauves, criantes. Cette première grande rétrospective française de l'immense peintre suisse devrait faire date. Prenant à bras-le-corps les problématiques les plus contemporaines – féminisme, sexualité, nucléaire, violences en tout genre –, Miriam Cahn fera trembler le palais. ■ E. LE.

Du 17 février au 14 mai.
Palaisdetokyo.com

**« Germaine Richier »
Centre Pompidou, Paris**

Germaine Richier (1902-1959) est l'une des principales sculptrices du XX^e siècle. Il suffisait de rencontrer l'un de ses bronzes dans une collection privée ou publique pour le vérifier. Qu'il se réfère à la figure humaine ou à quelque animal réel ou fantastique, il arrêta le regard par ses lignes aiguës et brisées, les positions exagérées ou impossibles des membres, des

griffes et des antennes démesurées, l'absence ou la simplification extrême de la tête, les surfaces crevées comme par des blessures. L'hommage qui est rendu à l'artiste au Centre Pompidou est très tardif, mais il est abondant, en près de 200 sculptures, gravures, dessins et peintures. L'expressionnisme féroce de Richier, qui fut la contemporaine d'Alberto Giacometti, porte les traces de son temps. Il n'est pas fortuit qu'il ait pris toute sa force quand elle vécut en exil à Zurich (Suisse), entre 1939 et 1946. L'ancienne élève de Bourdelle se débarrasse alors de toute convention et devient la grande Richier. ■ PH. D.

Du 1^{er} mars au 12 juin.
Centrepompidou.fr

**« Manet/Degas »
Musée d'Orsay, Paris**

Edouard Manet (1832-1883) et Edgar Degas (1834-1917) ont plusieurs points communs: nés « coiffés » – l'un fils de haut fonctionnaire, l'autre de banquier –, ils étaient confortablement « rentés », bons bourgeois et n'ont pas connu la misère (Degas, si, mais à la fin de sa vie), contrairement aux jeunes qui les ont suivis, les Monet, Renoir ou Pissarro. On les considère comme précurseurs de l'impressionnisme, mais c'est plutôt au naturalisme de Zola qu'il faut les rattacher. Le premier s'inscrit dans une veine qui commence avec ses illustres devanciers, les Rubens, Titien, mais surtout Goya et Velazquez, qu'il clôt brillamment. Il était aussi mondain et sociale que Degas ne l'était pas. Misanthrope, celui-ci vénère Ingres, même s'il collectionne aussi Delacroix, que Manet goûtait fort. Et, contrairement à Manet, il est l'un des fondateurs, en 1873, du groupe connu plus tard sous le nom d'impressionnistes et participera à la plupart de leurs expositions. Ce qui les relie, outre une amitié forgée durant la guerre de 1870, c'est un sens très novateur de la composition (en témoigne *Le Balcon*, de Manet), qu'il faudrait plutôt qualifier de « cadrage », au sens photographique du terme, chez Degas, qui fut un révolutionnaire en la matière. ■ HA. B.

Du 28 mars au 23 juillet.
Museum-orsay.fr

**« Architecture:
Paris Animal »
Pavillon de l'Arsenal, Paris**

Le Pavillon de l'Arsenal poursuit l'entreprise de déconstruction de l'histoire de l'architecture entamée en 2020 avec l'exposition « Une histoire naturelle de l'architecture », de Philippe Rahm. Proposée par les architectes Léa Mosconi et Henri Bony, « Paris Animal » s'annonce comme une relecture de l'histoire de la construction de Paris à la lumière de la présence animale.

Comment le rapport des humains aux animaux a-t-il évolué au fil du temps? Comment la ville s'est-elle définie en retour? Le bestiaire grand-parisien sera recensé, analysé, exploré dans sa richesse et sa complexité à partir des lieux conçus spécialement pour le contenir (zoos, ménageries, jardins d'acclimatation, volières, aquariums, pigeonniers, abattoirs...), des dessins d'ornementation, de sa présence dans l'espace public, des tracés du grand territoire (forêts, cirques, hippodromes, écuries)...

Jusqu'à cette « architecture animaliste » qui émerge aujourd'hui, signe d'une ville qui fait une place de plus en plus importante à la faune, qu'elle soit sauvage ou domestique. ■ I. R.

De fin mars à fin août.
Pavillon-arsenal.com

« Anna Eva Bergman. Voyage vers l'intérieur » Musée d'art moderne de Paris

Norvégienne de naissance, Anna-Eva Bergman (1909-1987) n'a longtemps été regardée que comme l'épouse d'Hans Hartung (1904-1989). Définition déplorablement restrictive: l'art de Bergman n'a qu'assez peu à voir avec l'expressionnisme abstrait gestuel d'Hartung. Construite par des géométries stables nettement découpées, fondée sur des oppositions de couleurs peu nombreuses, surprenante par l'usage de feuilles de différents métaux appliquées sur la toile, l'abstraction selon Anna Eva Bergman tend à la pureté et à la monumentalité, au point de se charger, parfois, de symbolique cosmique. L'exposition, en plus de deux cents pièces, est la première de grande ampleur qui lui soit consacrée dans le pays où elle a accompli l'essentiel de son œuvre. ■ PH. D.

Du 31 mars au 16 juillet.
Mam.paris.fr

« Basquiat x Warhol, à quatre mains » Fondation Louis Vuitton, Paris « Basquiat Soundtracks » Philharmonie de Paris

Forte du succès de son exposition « Jean-Michel Basquiat », en 2018, la Fondation Louis Vuitton revient sur le destin de « l'enfant radieux » (1960-1988) de la peinture des années 1980, en évoquant sa collaboration avec Andy Warhol (1928-1987). « Une conversation advenant par la peinture, à la place des mots », évoquait leur ami commun Keith Haring (1958-1990). En 1984 et 1985, le mentor et la comète réalisèrent environ 160 toiles à quatre mains, sur l'idée de leur galeriste, Bruno Bischoffberger. La fondation en a rassemblé une centaine, dont une série de portraits croisés. Imaginaire pop de l'un, geste rageur de l'autre, les deux inspirations fusionnent. « Je pense que les peintures que nous faisons ensemble sont meilleures quand on ne sait pas qui a fait quoi », considérait Warhol, qui se remet alors à peindre. En parallèle, la Philharmonie nous offre la bande-son: avec « Basquiat Soundtracks », elle partage toutes les inspirations de ce fou de musique. Une immersion totale, de Beethoven au jazz du Mississippi, de Madonna à John Cage, du hip-hop de la Zulu Nation jusqu'à la no wave qui berça les nuits du New York underground. ■ E. LE.

Du 5 avril au 28 août.
Fondationlouisvuitton.fr
Du 6 avril au 30 juillet.
Philharmoniedeparis.fr

« Ramsès et l'or des pharaons » Grande Halle de La Villette, Paris

Ramsès II (vers 1304 av. J.-C.-vers 1213 av. J.-C.), guerrier, négociateur et célèbre bâtisseur, est considéré comme le plus grand roi de l'Égypte antique, avec un règne exceptionnellement long, de soixante-six ans. Après Toutankhamon, La Villette accueille donc une nouvelle exposition pharaonique sur la vie et la postérité de ce souverain, dont le nom avait donné à Champollion la clé du déchiffrement des hiéroglyphes. Organisée en partenariat avec les autorités muséales égyptiennes, elle effectue une tournée mondiale dans dix villes, de Houston à San Francisco ou Londres, et présentera 181 somp-

teux artefacts, pour la plupart richement ornés d'or et d'argent: momies d'animaux, statues, sarcophages, masques funéraires aux yeux de verre, bijoux et amulettes. L'exposition inaugurera également une expérience de réalité virtuelle immersive présentant les monuments parmi les plus impressionnants de Ramsès II: les temples d'Abou Simbel et la tombe de la reine Néfertari, qui fut sa préférée parmi sa douzaine d'épouses. ■ E. J.

Du 7 avril au 6 septembre.
Lavillette.com

« Sarah Bernhardt. Et la femme créa la star » Petit Palais, Paris

Elle fut la « Divine » à la « voix d'or ». Objet d'un véritable culte, Sarah Bernhardt (1844-1923) est actrice de légende, tour à tour Phèdre, Femme savante ou Dame aux camélias, Tosca ou Jeanne d'Arc. Conservant l'un de ses plus beaux portraits, peint par son ami Georges Clairin, le Petit Palais la ressuscite à travers plus de quatre cents œuvres: toiles des peintres qui faisaient partie de son entourage, tels Gustave Doré ou Alphonse Mucha, poèmes et récits des écrivains qui l'adoraient, comme Victor Hugo ou Sacha Guitry. Mais, sous ses ors 1900, l'institution dévoile aussi la « Sarah intime », des excentricités de son intérieur à sa précieuse garde-robe: où la première des stars se dévoile en tant qu'artiste, à travers une série de ses sculptures. Le « monstre sacré », terme qu'inventa pour elle Jean Cocteau, n'en finit pas d'écrire sa légende. ■ E. LE.

Du 14 avril au 27 août.
Petitpalais.paris.fr

« Naples à Paris. Le Louvre invite le Musée de Capodimonte » Le Louvre, Paris

A la fin du printemps s'ouvrira pour six mois au Louvre une saison napolitaine, avec l'arrivée d'un prêt inédit d'une soixantaine de chefs-d'œuvre du Musée de Capodimonte, l'ancien palais royal qui domine la baie de Naples, et abrite aujourd'hui l'une des plus grandes collections de peinture d'Italie. La complémentarité sera de mise dans la Grande Galerie, où se nouera un dialogue entre les deux prestigieuses collections de peinture italienne, avec l'installation de la Danaé, de Titien, de l'énigmatique Antea,

du Parmesan, mais aussi de tableaux du Caravage, de Carrache, Masaccio, Bellini... L'histoire et la diversité des collections de Capodimonte, essentiellement réunies par les Farnèse et les Bourbons, sera mise en lumière parmi des sculptures, de spectaculaires objets d'art et, côté dessin, de rares cartons autographes par Michel-Ange et Raphaël, en dialogue, là encore, avec la collection du Louvre. Concerts, spectacles et festival de films autour de Naples viendront enrichir cette invitation, faite pendant la fermeture de Capodimonte pour travaux, cette année. ■ E. J.

Du 7 juin au 8 janvier 2024.
Louvre.fr

« Max Ernst » Hôtel de Caumont, Aix-en-Provence

« Dévoré par les plumes et soumis à la mer/Il a laissé passer son ombre dans le vol/Des oiseaux de la liberté. » Ainsi le poète Paul Eluard (1895-1952) évoquait-il l'ami Max Ernst (1891-1976). Ces vers pourraient servir d'incipit à l'exposition de l'Hôtel de Caumont, qui célèbre l'amour que le peintre allemand portait à la nature. De ses jungles impénétrables à ses paysages lunaires, il est évoqué ici en alchimiste à travers les quatre éléments – air, eau, terre et feu. Sous la figure du Loplop, cet oiseau qui était son frère et revient dans nombre de ses toiles, il fait s'envoler l'imaginaire. Mais, prévenait-il, « si l'homme cherche à prendre par surprise les mystères de la nature, il ne trouve que sa propre image reflétée dans le miroir. Aucun plongeur ne sait, avant de descendre, ce qu'il va remonter à la surface ». ■ E. LE.

Du 4 mai au 8 octobre.
Caumont-centredart.com

« Vieira da Silva. L'Œil du labyrinthe » Musée des Beaux-Arts, Dijon

Après le Musée Cantini de Marseille, le Musée des Beaux-Arts de Dijon montre une rétrospective en 80 œuvres de Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992), une manière de commémorer le trentenaire de sa disparition, mais aussi de saluer le souvenir de la donation de Pierre et Kathleen Granville, à l'origine du fonds d'art moderne du musée de Dijon, qui ne

comportait pas moins, sur plus de 500 œuvres, de 21 peintures et 9 dessins de l'artiste portugaise. Elle-même compléta la donation, avec trois œuvres et, notamment, le plus grand tableau qu'elle ait jamais peint, *Urbi et Orbi* (300 cm × 401 cm), qu'elle offrit en 1972. D'autres vinrent de celui qui fut son secrétaire, le critique Guy Weelen, et Dijon conserve aujourd'hui 36 œuvres de Vieira da Silva. L'occasion de redécouvrir le travail d'une grande artiste, depuis ses débuts figuratifs, dans les années 1920 à Lisbonne, jusqu'à ces perspectives abstraites, faisant parfois songer à l'œuvre qu'élaborait de son côté l'Américain Mark Tobey et qui firent d'elle l'une des vedettes de l'école de Paris des années 1950. ■ HA. B.

Jusqu'au 3 avril.

Beaux-arts.dijon.fr

« La Répétition » Centre Pompidou-Metz

Le point de départ est inattendu : en 1936, Marie Laurencin peint une toile intitulée *La Répétition*. Elle fait nettement allusion aux *Demoiselles d'Avignon*, de Picasso, mais en changeant les prostituées en musiciennes. Picasso lui-même a fait largement usage de ce procédé, en répétant Velazquez, Delacroix ou Manet dans des variations qui en bouleversent les styles. Ce ne sont que deux exemples de pratiques très

fréquentes dans l'art depuis des siècles : pastiches, hybridations, citations déguisées, détournements, etc. L'exposition en propose une histoire, à partir des collections du Musée national d'art moderne et de prêts mis en regard de leurs œuvres. Un tel projet, atypique et affichant sa volonté d'écrire une histoire différente de la création, ne peut que susciter la curiosité. ■ PH. D.

Du 4 février au 27 janvier 2025.
Centrepompidou-metz.fr

« Hyper sensible. Un regard sur la sculpture hyperréaliste » Musée d'arts de Nantes

Le temps sera bientôt comme suspendu dans le grand patio du Musée d'arts de Nantes, qui rassemblera, pour cette exposition, une foule silencieuse à la peau de silicone, de résine ou de fibre de verre, en arrêt sur image. Un ensemble d'une trentaine d'œuvres d'une dizaine

d'artistes internationaux (dont le pionnier américain Duane Hanson, mais aussi Berlinda De Bruyckere, Tony Matelli ou les Français Gilles Barbier et Daniel Firman) proposera d'explorer ce que convoque la sculpture hyper-réaliste, mouvement né aux États-Unis dans les années 1960, quand, après plusieurs décennies d'une scène artistique dominée par l'abstraction, l'être humain dans toute sa fragilité et sa singularité était replacé au centre de l'attention. De la scrutation, même, car la précision extrême portée aux détails crée un effet loupe – entre malaise et fascination – sur les attitudes, les gestes, les corps, des réalités sociales comme des fictions intimes, introspectives ou émotionnelles de nos vies. ■ E. J.

Du 7 avril au 3 septembre.
Museedartsdenantes.fr

« Aristide Maillol. La Quête de l'harmonie » La Piscine, Roubaix

« Et pis elle est balancée/Un peu comme un Maillol/Tu sais bien les statues/Du jardin des Tuileries/Qui hiver comme été/Exhibent leurs guibolles/Et se gèlent le cul/Et le reste aussi »... Le chanteur Renaud, dans *Ma Gonzesse*, n'a pas peu fait pour contribuer à la redécouverte d'Aristide Maillol (1861-1944). Mais moins, toutefois, que Dina Vierny, qui fut, toute jeune, son modèle préféré, avant de devenir une galeriste importante et un soutien fidèle, par-delà la mort de l'artiste. La fondation créée par cette grande dame a fortement contribué à l'exposition que présente La Piscine, à Roubaix. Certes, les Parisiens l'ont vue au Musée d'Orsay cet été, les Suisses au Kunsthaus de Zurich cet automne. Mais La Piscine, avec son étonnante collection de sculptures du XX^e siècle, devrait pouvoir le montrer sous un autre angle. Celui, assumé, de la simplicité et de la perfection des formes, à la recherche d'un nouveau classicisme. ■ HA. B.

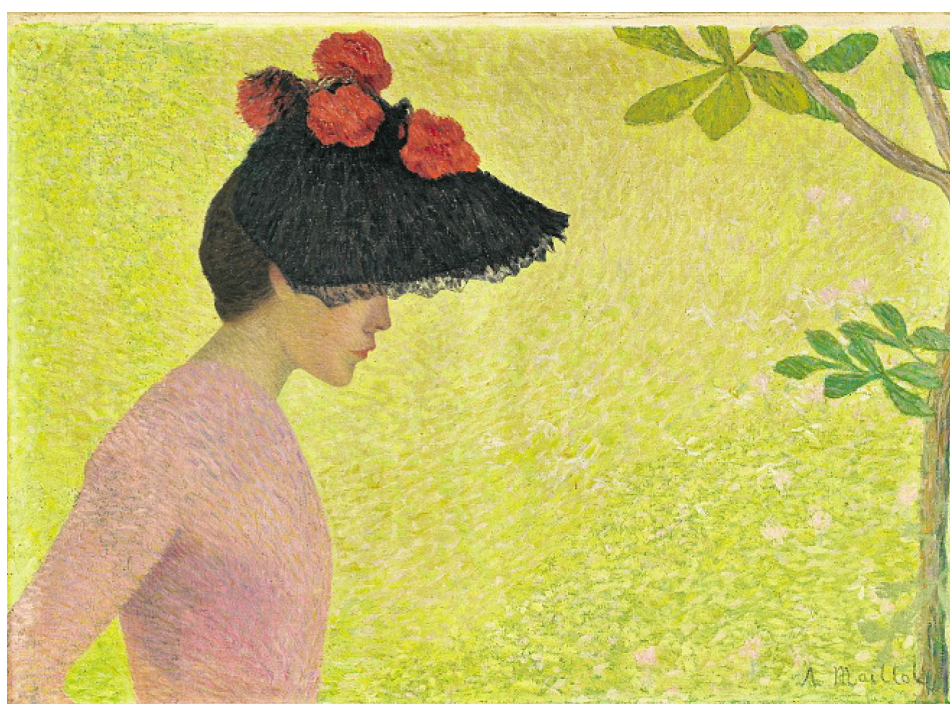
Du 25 février au 28 mai.
Roubaix-lapiscine.com

PHILIPPE DAGEN, HARRY BELLET,
CLAIRE GUILLOT,
EMMANUELLE JARDONNET,
EMMANUELLE LEQUEUX
ET ISABELLE REGNIER



« Ero » (1984), de Jean-Michel Basquiat, Mugarbi Collection.

THE ESTATE OF JEAN-MICHEL BASQUIAT, LICENSED BY ARTESTAR, NEW YORK



« Profil de femme » (vers 1896), d'Aristide Maillol.

MUSÉE D'ORSAY,
DIST. RMN-GRAND PALAIS/
PATRICE SCHMIDT

**« Sebenzile, Parktown » (2016),
de Zanele Muholi.**

COURTESY OF THE ARTIST AND STEVENSON, CAPE TOWN/
JOHANNESBURG AND YANCEY RICHARDSON/ZANELE MUHOLI



Hebdomadaires



Exposition
 Les voies
 de l'abstraction

« Maria Helena Vieira da Silva.
 L'œil du labyrinthe ».

Des damiers aux villes,
 en passant par les bibliothèques et de purs espaces
 labyrinthiques, les toiles de Maria Helena Vieira da Silva
 fascinent, à la lisière de l'art abstrait. Le Musée
 des beaux-arts de Dijon, qui possède une remarquable
 collection de ses œuvres grâce à la donation de Kathleen
 et Pierre Granville, consacre une double exposition
 à cette artiste d'origine portugaise. Depuis ses débuts
 figuratifs à Paris marqués par l'enseignement d'Antoine
 Bourdelle, Fernand Léger et Roger Bissière, son mariage
 avec le peintre hongrois Arpad Szenes, jusqu'aux toiles
 évanescentes de la fin de sa vie.

Sabine Gignoux
 Jusqu'au 3 avril, musees.dijon.fr



Régions

DIJON/MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Vieira da Silva, l'œuvre en perspective

Dès ses premières œuvres, pourtant figuratives, il est question chez Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) de construction, de structure. Le petit tableau intitulé *Villa des Camélias* (1932), qui prend pour sujet la grille du pavillon qu'elle occupera jusqu'en 1953, pourrait sembler anecdotique. Il permet au contraire de comprendre la logique et le déploiement de l'œuvre à venir. Très vite, l'artiste portugaise bascule dans l'abstraction. Chaque tableau repose sur une trame, un réseau de lignes, courbes, droites ou anguleuses. Vieira da Silva joue avec la perception du spectateur, en perturbant son regard par des perspectives complexes, comme l'effet simultané de plongée et de contre-plongée dans la virtuose *Partie d'échecs* de 1943. « Ses compositions n'ont pas de centre, pas de périphérie. L'œil se perd entre profondeur et plénitude, jusqu'au vertige », souligne la commissaire Agnès Werly.

Conçue en collaboration avec le musée Cantini de Marseille et bénéficiant de prêts de la galerie Jeanne Bucher Jaeger, cette rétrospective est à la fois chronologique, en évoquant les débuts de l'artiste à Paris, son retour au

Portugal au début de la Seconde Guerre mondiale, son exil brésilien avec son mari Árpád Szenes jusqu'en 1947, et thématique : vues urbaines, architectures, théâtres, bibliothèques. À partir des années 1950 et pendant



Maria Helena Vieira da Silva,
La Grande Chambre bleue, gouache et peinture
à l'huile sur panneau d'Isorel, 1951.
© MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON / FRANÇOIS JAY
© ADAGP, PARIS 2023

Mensuels



DIJON FÊTE VIEIRA DA SILVA

EXPO Maria Helena Vieira da Silva était une artiste portugaise. Elle s'est installée en France à 20 ans et y a vécu et travaillé jusqu'à sa mort, il y a 30 ans.

Viens découvrir dans cette grande expo des tableaux réalisés durant toute sa vie.

Villes, ponts, bibliothèques... :

toutes ses compositions, peintes ou dessinées, montrent ses recherches sur l'espace et la perspective, où l'œil se perd comme dans un labyrinthe. À découvrir grâce aux visites et ateliers pour les familles !

« Maria Helena Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe » du 16 décembre 2022 au 3 avril 2023 au musée des Beaux-Arts de Dijon, palais des Ducs et des États de Bourgogne, 21000 Dijon. www.beaux-arts.dijon.fr



Expositions

photo

moderne

contemp



À gauche Édouard Manet, *Le Balcon*, 1868-69, huile, 170 x 125 cm, © PHOTO RMN-GP

En bas Andy Warhol, *Portrait of Jean-Michel Basquiat as David*, 1984, acrylique et encre sur toile, 228,6 x 176,5 cm, COLL. PIVEL, © THE ANDY WARHOL FOUNDATION FOR THE VISUAL ARTS, INC.

MONTMARTRE AU FÉMININ

Du 31 mars au 10 septembre

Quand on pense au surréalisme, peu de noms féminins viennent à l'esprit. Les femmes artistes jouèrent pourtant un rôle de premier plan dans ce mouvement, tant en France qu'en Belgique, en Grande-Bretagne, au Mexique ou aux États-Unis. Cette exposition rend hommage à une cinquantaine de créatrices dont Lee Miller, Valentine Hugo, Vera Pagava, Mary Reynolds, Meret Oppenheim, Dora Maar, Toyen, Claude Cahun, Unica Zürn, Dorothea Tanning...

PARIS « ÉCHAPPÉES BELLES. LE SURREALISME AU FÉMININ », musée de Montmartre, 01 49 25 89 39, museedemontmartre.fr

LE MATISSE DES ANNÉES 30

Du 1^{er} mars au 29 mai

Organisée avec le Philadelphia Museum of Art et le musée Matisse de Nice (où elle sera présentée du 23 juin au 24 septembre), l'exposition se concentre sur la décennie qui suit le voyage d'Henri Matisse à Tahiti en 1930. À cette période, l'artiste est en quête d'épure, simplifie ses lignes, stylise ses figures et a les honneurs de la revue d'avant-garde « Cahiers d'art », qui met en lumière la richesse de sa production de l'entre-deux-guerres. L'accrochage réunit une trentaine de peintures, de dessins et de gravures.

PARIS « MATISSE. CAHIERS D'ART, LE TOURNANT DES ANNÉES 30 », musée de l'Orangerie, 01 44 50 43 00, www.musee-orangerie.fr

MANET-DEGAS, DUO-DUEL

Du 28 mars au 23 juillet

Parfois complices, souvent rivaux, Édouard Manet et Edgar Degas ont, chacun à sa manière, marqué l'histoire de l'avènement de la peinture moderne dans les années 1860-1880. De grands chefs-d'œuvre de l'un et de l'autre sont ici confrontés, mettant en lumière des thématiques communes (les courses de chevaux, les spectacles, les scènes de café...) et des personnalités aux caractères opposés. Ce face-à-face inédit entre deux géants rejoindra ensuite le Metropolitan Museum of Art de New York, entre septembre 2023 et janvier 2024.

PARIS « MANET/DEGAS », musée d'Orsay, 01 40 49 48 14, www.musee-orsay.fr

BASQUIAT ET WARHOL CHEZ VUITTON

Du 5 avril au 28 août

Jean-Michel Basquiat, figure du New York *underground* des années 1980, sera doublement à l'honneur au printemps. La Fondation Louis Vuitton rassemble un impressionnant corpus d'une centaine de peintures qu'il a réalisées en collaboration avec Andy Warhol en 1984 et 1985. En parallèle, la Philharmonie de Paris propose l'exposition « Basquiat Soundtracks » (du 6 avril au 30 juillet), autour des influences musicales de l'artiste, de Beethoven à Madonna en passant par Louis Armstrong et John Cage. G. M.

PARIS « BASQUIAT X WARHOL : À QUATRE MAINS », Fondation Louis Vuitton, 01 40 69 96 30, www.fondationlouisvuitton.fr



ET AUSSI...

MANET À LA LOUPE

Jusqu'au 15 janvier

La National Gallery de Londres réétudie le célèbre portrait que Manet fit en 1870 de son élève Eva Gonzalès à la lumière des dernières études radiographiques.

DE FONTAINEBLEAU À NEW YORK

Jusqu'au 10 février

En 1921, Picasso passe l'été à Fontainebleau et produit un ensemble d'œuvres d'inspiration néoclassique. Elles n'avaient pas été réunies depuis un siècle et sont à voir au MoMA.

PICASSO ET L'ABSTRACTION

Jusqu'au 12 février

Quelle rapporte Picasso entretenait-il avec l'abstraction ? Réponse aux Musées royaux des beaux-arts de Belgique, à Bruxelles, en 140 œuvres datant de 1907 aux années 1970.

LÉGER À OTTERLO

Jusqu'au 2 avril

Organisée avec la Triton Collection Foundation, l'exposition « Fernand Léger et les toits de Paris » au musée Kröller Müller dévoile un tableau inédit, *Fumées sur les toits*.

VIEIRA DA SILVA À DIJON

Jusqu'au 4 avril

Figure de l'art abstrait d'après-guerre, l'artiste portugaise bénéficie d'une rétrospective au musée des Beaux-Arts.

KLIMT SOUS INFLUENCES

Du 27 janvier au 29 mai

Quels artistes Klimt a-t-il aimé ? Lesquels l'ont inspiré ? Le Belvédère, à Vienne, confronte ses tableaux à des œuvres de Van Gogh, Rodin et Matisse.

RÉPÉTITIONS À METZ

Du 4 février 2023 au 28 octobre 2024

Envisagée comme moyen technique, processus de création ou sujet de l'œuvre d'art, la répétition est au cœur de l'exposition conçue par Éric de Chassey au Centre Pompidou-Metz.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON

1, rue Rameau • 03 80 74 52 09

beaux-arts.dijon.fr

Maria Helena Vieira da Silva

Jusqu'au 3 avril

L'OBJET D'ART

N° 596 JANVIER 2023 - 11 €

SALON

La Brafa à Bruxelles

EXPOSITIONS

Le Louvre redonne vie à la nature morte



Canova

la rétrospective
du bicentenaire

Vieira da Silva

en majesté à Dijon

ÉVÈNEMENT

La tabatière Choiseul

va entrer au Louvre



DÉCOUVERTE

MARIA HELENA VIEIRA DA SILVA

DIRE LA PEINTURE ET L'INTIME

Figure majeure de l'art moderne, Maria Helena Vieira da Silva a interrogé sans relâche l'espace, la profondeur, la ville dans des peintures fascinantes. Le musée des Beaux-Arts de Dijon qui conserve un ensemble exceptionnel de ses œuvres lui consacre une importante exposition, en collaboration avec le musée Cantini à Marseille. Cette rétrospective est l'occasion de mettre en lumière les débats esthétiques de son temps tout en valorisant le fonds dijonnais.

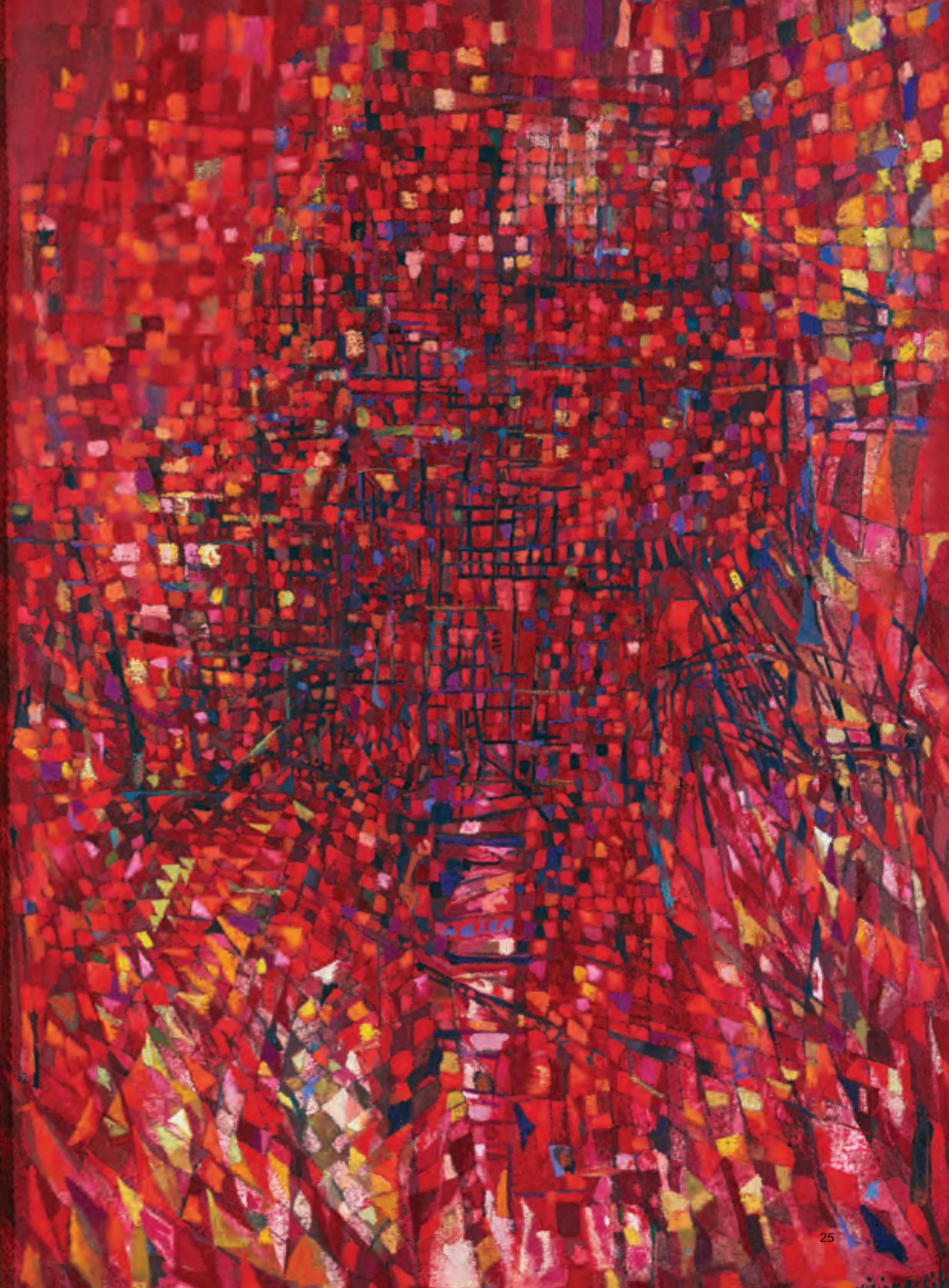
/ Par Naïs Lefrançois et Agnès Werly, co-commissaires de l'exposition

UNE ARTISTE D'ENVERGURE INTERNATIONALE

Trente ans après le décès de Maria Helena Vieira da Silva [Lisbonne, 1908 – Paris, 1992], on peine à se figurer à quel point elle a été célèbre auprès du grand public. En 1974, lors d'une exposition à la galerie Artel à Genève, on lui recommande de ne pas se promener dans les rues tellement le public est venu nombreux pour la voir. Elle confie alors : « Lorsque nous n'étions pas connus [Arpad Szenes et elle], on voyageait sans être vus. Maintenant il faut presque mener une vie dans une vitrine. C'est beau, c'est bien, mais c'est pénible. Comme peintre, je ne m'attendais pas à cela ! »¹.

Née en 1908 à Lisbonne, elle a passé sa jeunesse au Portugal et est arrivée à Paris en 1928 pour parachever sa formation. Après son mariage avec le peintre hongrois Arpad Szenes en 1930, elle a vécu entre la France et le Portugal et a très vite participé à des salons et des expositions dans les deux pays. Sa rencontre avec la galeriste Jeanne Bucher en 1932 a été le début d'une collaboration fructueuse : c'est cette dernière qui a présenté les toiles de Vieira da Silva dès 1946 à New York.

Intérieur rouge, 1951. Huile sur toile, 81 x 60 cm. Donanton Pierre et Kathleen Granville, 1969. © Adagg, Paris, 2022 – photo musée des Beaux-Arts de Dijon / François Jay



« [...] Vieira da Silva a questionné sans relâche la perspective, les mécanismes du regard, les transformations urbaines ou encore la musicalité de la touche picturale. »



La Scala ou Les yeux, 1937. Huile sur toile, 60 x 92 cm. Paris-Lisbonne, galerie Jeanne Bucher Jaeger. © Photo Faujour / Collection particulière, courtesy galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne © Adagp, Paris, 2022

Jeanne Bucher a également veillé sur l'atelier de Vieira et Szenes et leurs œuvres alors que le couple s'était exilé au Brésil pendant la Seconde Guerre mondiale. De retour en France en 1947, Vieira da Silva a acquis une célébrité internationale dès les années 1950. Elle a participé aux biennales de Venise et São Paulo, à la documenta de Cassel et les expositions de ses œuvres se sont multipliées dans les galeries et les grands musées occidentaux. Ses tableaux sont alors achetés par les musées et elle bénéficie de commandes prestigieuses, notamment pour les tapisseries de l'Université de Bâle (1954) et les vitraux de l'église Saint-Jacques à Reims (1966-1976). Maria Helena Vieira da Silva a aussi été honorée par les institutions : nommée chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres en 1960, elle a ensuite reçu le Grand Prix national des arts, l'ordre du Mérite et, enfin la Légion d'honneur en 1991.

« PETITS CARREAUX, GRANDE CARRIÈRE² »

La peinture tout entière de Maria Helena Vieira da Silva a parfois été résumée aux camaïeux de couleurs et aux damiers kaléidoscopiques. Elle en avait conscience et l'a souligné avec humour. Ses tableaux, dont la surface couverte de petits carreaux et losanges se creuse ou se gonfle, sont très représentatifs de l'intérêt de Vieira pour la représentation de la profondeur. Ils ne forment cependant qu'un pan de ses recherches plastiques. La rétrospective organisée par le musée des Beaux-Arts de Dijon et le musée Cantini de Marseille invite le public à considérer l'œuvre de cette grande artiste dans son ensemble.

À Dijon, l'exposition se déploie en deux parties. Le premier volet, « L'œil du labyrinthe », retrace les étapes-clés de la carrière de l'artiste et son cheminement, depuis ses débuts figuratifs dans les années 1930 jusqu'aux



La Partie d'échecs, 1943. Huile sur toile, 81 x 100 cm. Paris, Centre Pompidou, musée national d'Art moderne – Centre de création industrielle. Photo service de presse. © Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. RMN-Grand Palais / image Centre Pompidou, MNAM-CCI / Adagp, Paris, 2022

toiles évanescentes des années 1980. Durant ses années de formation, Vieira da Silva construit son vocabulaire autour de quelques motifs récurrents : la grille, le damier, la spirale. Après le traumatisme de l'exil pendant la Seconde Guerre mondiale, elle reprend ses recherches sur l'espace et la vision. À partir des acquis de ses premières années, elle déploie son vocabulaire poétique et conceptuel. Fortement marquée par la peinture siennoise, le fonctionnement optique, l'architecture et la musique, Vieira da Silva a questionné sans relâche la perspective, les mécanismes du regard, les transformations urbaines ou encore la musicalité de la touche picturale. Cette rétrospective est l'occasion de révéler une recherche ouverte sur les débats esthétiques de son temps. L'exposition suit son fil créateur, fonctionnant par séries, répétitions et déclinaisons. Elle explore les jalons de la révolution du regard et la réinvention spatiale menées par l'artiste.



Autoportrait devant le miroir, 1940. Crayons de couleur sur papier, 21,8 x 20,2 cm. Donation Pierre et Kathleen Granville, 1969. © Adagp, Paris, 2022, photo musée des Beaux-Arts de Dijon / François Jay

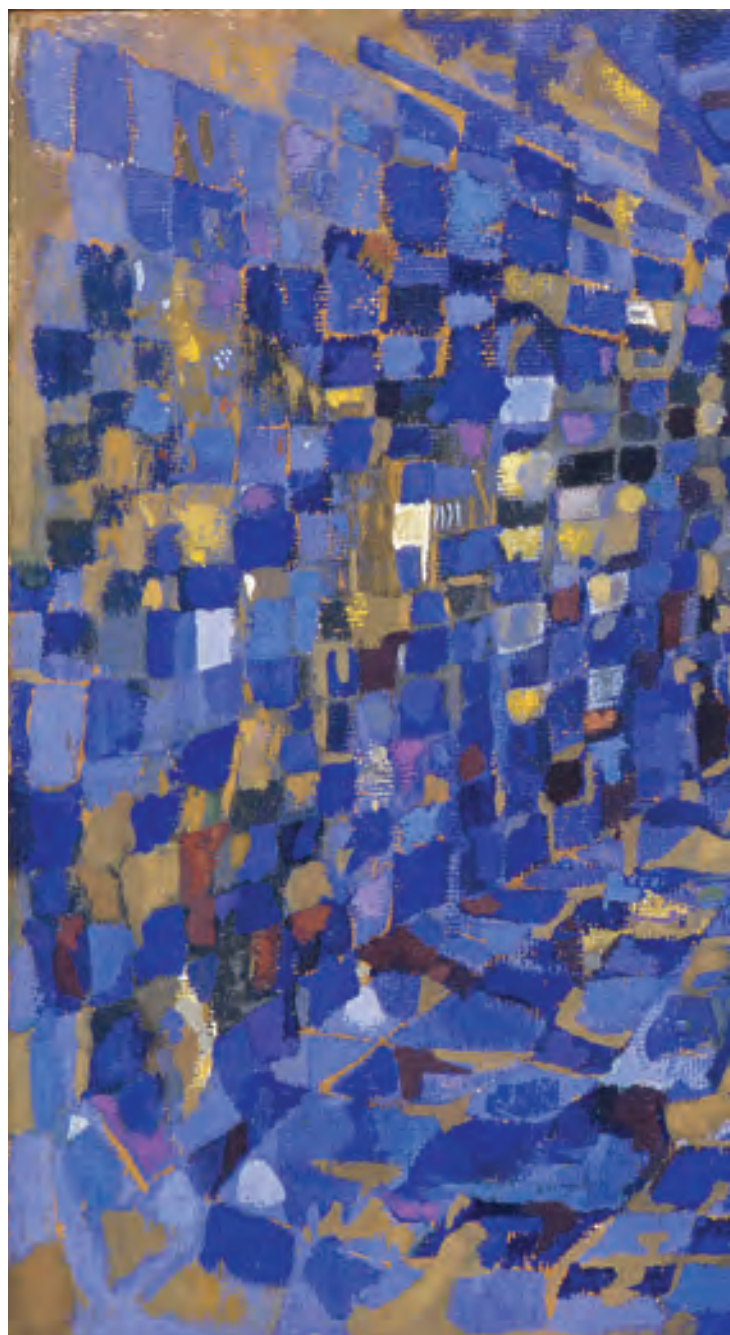
« Au-delà de l'affinité esthétique, la relation entre les Granville et le couple Vieira/Szenes est une relation de profonde amitié. »



Place de Lisbonne, 1945.
Huile sur toile, 33,4 x 24,5 cm.
Donation Pierre et Kathleen Granville, 1969 (acquis en 1947 à l'atelier). © Adagp, Paris, 2022, photo musée des Beaux-Arts de Dijon / François Jay

VIEIRA DA SILVA ET DIJON

Le second volet de l'exposition, « L'œil des collectionneurs », met l'accent sur le fonds important d'œuvres de Vieira dans les collections du musée des Beaux-Arts de Dijon : dix-huit peintures, dix-sept œuvres sur papier et une boîte aux lettres peinte. Ce fonds, en grande partie constitué par les collectionneurs parisiens Kathleen et Pierre Granville, a rejoint les collections dijonnaises dans les années 1970 et 1980. Amateurs éclairés, proches de nombreux artistes de la Nouvelle École de Paris, en particulier de Vieira da Silva et Arpad Szenes, les Granville ont constitué à partir des années 1930 une importante collection d'œuvres anciennes, modernes



et d'objets d'art. Environ 700 items de cette collection ont ainsi été offerts au musée des Beaux-Arts de Dijon. Vieira da Silva a accompagné cet élan de générosité en donnant à son tour trois œuvres, parmi lesquelles *Urbi et Orbi*, sa plus grande toile, arrivée à Dijon en 1973. Vieira da Silva rencontre Pierre et Kathleen Granville en 1931. Ils font partie des nombreux visiteurs de ses ateliers tout au long de sa vie, à Paris comme à Yèvre-le-Châtel. Elle raconte : « Pierre et Kathleen Granville [...] venaient voir régulièrement notre travail, ils nous suivaient, ils demandaient à revoir ce que nous leur avions montré le mois précédent »³. Les coups de cœur de l'atelier se concrétisent parfois en achats directs. On



observe une concordance quasi systématique entre les dates de création des œuvres et les dates d'entrée dans la collection Granville. C'est particulièrement sensible pour les arts graphiques, sans doute plus accessibles. Une exception, notable : les œuvres créées pendant l'exil au Portugal puis au Brésil entre 1939 et 1947 sont acquises par les Granville au retour de Vieira en France. Parmi les trente-deux œuvres de Vieira de la collection Granville, sept sont des dons de l'artiste au couple et trois sont des achats hors de l'atelier. Les dons de Vieira relèvent de l'intime. Le premier, *La Sirène*, est un dessin à la plume et à l'encre de Chine représentant une créature chimérique, chère à l'artiste et à qui elle

donne les traits de son amie Kathleen. L'artiste le signe « Bicho », surnom qu'Arpad Szenes et ses proches lui donnent et qui signifie « petit animal » ou « bestiole » en portugais. Les autres dons de l'artiste prennent la forme de cadeaux : *Le Salon à Lisbonne*, expédié depuis le Portugal, en 1939, où Vieira se représente avec Arpad dans leur intérieur ou *Jouets pour Pierre*, offert en 1958 pour consoler Pierre alors immobilisé à la suite d'un accident. En 1954, celui-ci passe une commande insolite à l'artiste : il lui demande de décorer une boîte aux lettres. Il souhaite l'offrir à Kathleen pour ses 46 ans, un clin d'œil aux échanges épistolaires réguliers entre les deux femmes. La boîte aux lettres est installée

La Grande Chambre bleue, 1951. Gouache et peinture à l'huile sur panneau d'isorel, 32,5 x 54,5 cm. Donation Pierre et Kathleen Granville, 1969. Photo service de presse. © Adagp, Paris, 2022, photo musée des Beaux-Arts de Dijon / François Jay



« Le second volet de l'exposition met l'accent sur le fonds important d'œuvres de Vieira dans les collections du musée des Beaux-Arts de Dijon : dix-huit peintures, dix-sept œuvres sur papier et une boîte aux lettres peinte. »

à la porte de leur immeuble parisien, où elle remplit des années durant sa fonction première puis elle a suivi la collection donnée au musée des Beaux-Arts de Dijon ; exposée dans les salles consacrées à la donation, elle accueillait les petits mots des visiteurs. Devenus conservateurs de leur donation dès 1969, les Granville ont organisé en 1974, sans surprise, une exposition consacrée à Vieira da Silva en pendant à Jean-François Millet (1814-1875), un autre artiste largement présent au sein de leur collection.

UNE PROFONDE AMITIÉ

Au-delà de l'affinité esthétique, la relation entre les Granville et le couple Vieira/Szenes est une relation de profonde amitié. Dès 1939, Vieira invite Kathleen en vacances à l'île de Ré. De ce voyage, le musée de Dijon conserve des dessins d'Arpad Szenes représentant les

deux amies. Les archives du peintre Julian Trevelyan, proche de Vieira da Silva, révèlent un ensemble de photographies de vacances inédites (Tate Modern, Londres) où l'artiste apparaît à la plage, bien loin des portraits graves qui seront faits d'elle en peinture ou en photographie.

« Bicho », « Bichon », « Bicharpad », « Arpad », « Les Bichons », « Kay », « Pierrot », les signatures des lettres et cartes postales conservées prouvent le degré d'intimité des quatre amis, entraperçu grâce aux nombreux échanges inédits conservés dans diverses archives. L'artiste s'y dévoile : grave, dans ses échanges pendant l'exil au Portugal puis au Brésil quand elle raconte l'isolement et la guerre ; blagueuse, quand elle associe ses interlocuteurs aux images qu'elle envoie : un saint Michel devient Pierre pourfendant la mauvaise peinture, deux girafes enlacées illustrent des excuses tandis qu'un habit traditionnel

Urbi et Orbi, 1963-1972.
Peinture à la tempera et à l'huile sur toile, 300 x 401 cm.
Don de l'artiste, 1973.
© Adagp, Paris, 2022,
photo musée des Beaux-Arts de Dijon / François Jay



Ariane, 1988. Huile sur toile, 130 x 97 cm. Collection particulière, France-Portugal. © Droits réservés. Courtesy galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne / Adagp, Paris, 2022

normand de la ville de Granville est prétexte à quolibet. Cette amitié à quatre a duré plus de soixante ans. Elle survit à la mort de Kathleen Granville en 1981 – Pierre choisit un dessin d'Arpad pour illustrer le *In Memoriam* adressé à ses proches – et à celle d'Arpad Szenes en 1985. Tous deux veufs, Pierre Granville et Vieira da Silva restent en contact jusqu'à la mort de cette dernière en 1992. Le second volet de la présente exposition, « L'œil des collectionneurs » offre au visiteur une vision plus confidentielle de la personnalité de la célèbre artiste franco-portugaise. Elle y apparaît tantôt sérieuse, parfois insouciant, drôle, généreuse et fidèle. Finalement autant de facettes que de petits carreaux.

« Maria Helena Vieira da Silva », jusqu'au 3 avril 2023 au musée des Beaux-Arts de Dijon, Palais des Ducs et des États de Bourgogne, 21000 Dijon. Tél. 03 80 74 52 09. beaux-arts.dijon.fr
À LIRE : Catalogue, éditions In Fine, 256 p., 39 €. *L'Objet d'Art* hors-série n°164, éditions Faton, 64 p., 11 €. **À commander sur** www.faton.fr

Notes

¹ Luc Vezin, « Vieira da Silva, les naissances successives », *Beaux-Arts Magazine*, n° 61, octobre 1988.

² *Maria Helena Vieira da Silva, entretien avec Guy Weelen*, collection ateliers d'aujourd'hui, Ed. Fernand Hazan, 1973.

³ Anne Philippe, *L'éclat de la lumière, Entretiens avec Marie-Hélène Vieira da Silva et Arpad Szenes*, Gallimard, NRF, 1978, p. 26.

LA RENCONTRE DU MOIS

UN VENT D'ART CONTEMPORAIN
SOUFFLE SUR LA CAPITALE
DES DUCS DE BOURGOGNE

Après avoir passé l'ensemble de sa carrière au musée Unterlinden de Colmar, où elle a activement participé au projet d'extension de l'institution, Frédérique Goerig-Hergott, conservatrice en chef du patrimoine depuis 2014, a pris au début de l'année 2022 la tête des musées de Dijon. Cette spécialiste de l'art moderne et contemporain, qui a à son actif de nombreux commissariats d'expositions, a été choisie pour intensifier les relations avec les artistes, les galeries et les institutions culturelles, tout en veillant sur d'insignes collections millénaires. Elle dévoile à *L'Objet d'Art* ses projets pour l'année 2023. / Propos recueillis par Nathalie d'Alincourt



© direction des musées de Dijon / Philippe Bomlier

Les musées de Dijon possèdent l'une des plus belles collections d'art ancien. Vous êtes une spécialiste de l'art moderne et contemporain. Avez-vous été recrutée pour développer particulièrement ces départements ? C'est effectivement une demande du maire, François Rebsamen, qui souhaite que l'art moderne et contemporain participe du rayonnement de la ville de Dijon. Je suis à la tête des cinq musées municipaux. Véritable vaisseau amiral, le musée des Beaux-Arts a été entièrement rénové et inauguré en 2019. L'art moderne et contemporain y a toute sa place, même s'il demeure un musée à vocation encyclopédique couvrant plus de vingt siècles d'histoire de l'art. Il se déploie aussi au travers des collections d'autres institutions culturelles. Nous avons des partenaires importants dans ce domaine, tels le Consortium ainsi que le FRAC, dont je suis membre du comité d'acquisitions, et avec lesquels nous réalisons des collaborations et des expositions en partenariat.

Depuis votre arrivée, avez-vous réalisé des acquisitions ?

Nous avons acquis en 2022, entre autres : en arts graphiques, une gouache de 1969 de Marie Raymond (mère d'Yves Klein), quatre encres sur papier de 2013 de Daniel Buren (à la suite de l'installation *BURV In situ sur plateau* au musée des Beaux-Arts de Dijon l'hiver

2021-2022) ; dans le domaine de la sculpture, un plâtre de Mathurin Moreau réalisé vers 1895 pour le monument au Président Sadi Carnot situé place de la République à Dijon et un *Masque autoportrait* de 1925 en bronze d'Antoine Bourdelle ; une toile de 1896 de Georges Gasté représentant des fileuses dans un Intérieur de Bou Saâda (Algérie) est également venue enrichir les collections des musées. Un tableau de Louis Boulanger, *Le marchand de lacets* (vers 1863), un peintre actuellement à l'honneur à Paris à la maison de Victor Hugo (cf. p. 8) et qui fut directeur du musée de Dijon, ainsi que deux œuvres de Marc Desgrandchamps vont aussi entrer bientôt dans nos collections.

Vous avez pris vos fonctions dans un musée fraîchement rénové. Comment comptez-vous vous l'approprier ? Allez-vous y apporter des modifications ?

En effet. Notre rôle est de valoriser les collections de la ville de Dijon au-delà de nos frontières à travers ses musées et prioritairement son musée des Beaux-Arts. Les 300 m² dévolus au rez-de-chaussée aux expositions temporales n'étant pas suffisants pour y installer des



L'entrée du musée des Beaux-Arts. © DR

« Notre rôle est de valoriser les collections de la ville de Dijon au-delà de nos frontières à travers ses musées et prioritairement son musée des Beaux-Arts. »

projets d'envergure, il fallait trouver une solution. Inaugurée le 16 décembre dernier, l'exposition Vieira da Silva est la dernière à se tenir à la fois au rez-de-chaussée et à l'étage des collections modernes. La prochaine, consacrée à Marc Desgrandchamps, inaugurera en mai 2023 le nouvel espace dédié aux expositions au 3^e étage. Le redéploiement des collections de la Renaissance et du XVIII^e siècle présentées à ce niveau est à l'étude. Les pièces maîtresses seront montrées au rez-de-chaussée dans les anciennes salles d'exposition ou ailleurs dans le parcours du musée, tandis que les autres gagneront dans un premier temps les réserves.

Vous avez organisé en 2021 au musée Unterlinden à Colmar l'exposition « Au nom du père » sur Yan Pei-Ming. L'artiste vit et travaille à Dijon : avez-vous de nouveaux projets avec lui ?

J'ai rencontré Yan Pei-Ming dans son atelier à Dijon, en mai 2019, à l'occasion de ma venue pour la réouverture du musée des Beaux-Arts. Je rêvais de lui consacrer une exposition et j'ai saisi cette opportunité pour lui en parler et le convaincre. Afin d'acquiescer pour nos collections des œuvres majeures de cet artiste, l'un des plus importants de la scène artistique française, je réfléchis à des opérations de mécénat et à des partenariats. La première œuvre de Yan Pei-Ming est entrée au musée dès 2003 et nous avons depuis, en tout, cinq tableaux et un polyptyque composé de dix toiles. Il est important de conserver à Dijon une trace significative de cet artiste majeur qui y est installé depuis 1981.

Quels sont vos projets d'expositions pour l'année 2023 ?

Au musée des Beaux-Arts, nous consacrerons une exposition au peintre Marc Desgrandchamps (né en 1960, il vit et travaille à Lyon), à partir du 12 mai 2023. Nous l'organisons en étroite collaboration avec l'artiste et la galerie Lelong qui le représente en France. Ce projet fait le point sur l'évolution de son œuvre depuis la grande rétrospective du musée d'Art moderne de la Ville de Paris en 2011. Une cinquantaine de tableaux seront déployés, issus à la fois de collections publiques en France et en Allemagne, de collectionneurs privés, permettant de découvrir les changements apparus dans la pratique de l'artiste au cours de la dernière décennie. Pensée en regard de l'exceptionnelle collection de peintures et sculptures du musée des Beaux-Arts de Dijon et de l'histoire des arts en général, l'exposition consacrée à Marc Desgrandchamps inaugurera les nouveaux espaces du 3^e étage. Ayant proposé cette exposition dédiée à un artiste contemporain à mon arrivée, j'en assurerai exceptionnellement le commissariat avec Pauline Nobécourt, historienne de l'art, mon rôle de directrice n'étant pas de me substituer à celui des conservatrices en place (l'équipe est actuellement composée de femmes). Je veille en effet à ce que chacune d'elles puisse travailler dans son domaine ou son cadre chronologique et s'exprimer à travers un projet d'exposition, de sorte que la diversité des collections dijonnaises puisse être valorisée.

Je souhaiterais également vous parler d'une autre exposition majeure qui a pour titre « À portée d'Asie. Collectionneurs, collecteurs et



Louis Boulanger (1806-1867), *Le Marchand de jocets*. Huile sur toile, 65 x 55 cm.
© direction des musées de Dijon / François Jay

marchands d'art asiatique en France de 1750 à 1939 » ; elle sera inaugurée en octobre 2023. Mené en collaboration avec l'INHA, qui conduit depuis 2017 un travail de recherche passionnant sur les collections orientales et extra-orientales dans les musées de France, ce projet bénéficiera de prêts exceptionnels. Une quinzaine de musées français a été sollicitée, parmi lesquels onze musées nationaux, comme le musée Guimet, le château de Versailles, le musée du quai Branly, la Cité de la Céramique, ainsi que plusieurs bibliothèques (INHA, ENSBA, bibliothèque de Dijon, de l'École française d'Extrême-Orient...). L'exposition rassemblera 270 pièces, dont 80 sont issues de nos collections, et bénéficiera de plus d'une quinzaine de prêts du Louvre.

Êtes-vous à l'initiative de ce projet ?

Je suis à la direction des musées de Dijon depuis un an et un tel projet se construit sur plusieurs années et en partenariat. L'exposition est portée par trois commissaires avec l'appui d'un comité scientifique, Catherine Tran-Bourdonneau, conservatrice en charge des collections extra-européennes au musée des Beaux-Arts de Dijon, Pauline d'Abrigeon conservatrice au musée des arts d'Extrême-Orient à Genève



La salle des tombeaux des ducs de Bourgogne au musée des Beaux-Arts. © Direction des musées de Dijon / Philippe Bomier



et Pauline Guyot, chargée d'études et de recherches à l'INHA à Paris. Lorsque je suis arrivée en février 2022, mesurant sa pertinence scientifique pour l'histoire de l'art et son envergure sur la scène des expositions en France, j'ai fait deux propositions : décaler l'exposition prévue pour l'été 2023, à l'automne, afin de toucher le public le plus large, monter des actions culturelles et éducatives, s'assurer de la diffusion auprès des scolaires et obtenir notamment des possibilités de collaborations auprès des universités ; candidater auprès du ministère de la Culture pour obtenir le Label Exposition d'Intérêt national 2023. À cela s'ajoute la réactivation de la convention-cadre qui nous liait avec le musée du Louvre et l'inscription,

Attribué à Claus de Werve, Pleurant n° 17 du tombeau de Philippe le Hardi, vers 1410. Albâtre. Dépôt de l'État (ministère de la Culture), 2020. © Musée des Beaux-Arts de Dijon / François Jay

pour cette exposition, du prêt exceptionnel du Louvre dans la nouvelle convention signée le 15 décembre dernier à Dijon. L'exposition sera également associée à la Semaine du Japon organisée par Bertrand Fort, directeur des relations Internationales à Dijon Métropole.

Afin de faire rayonner ses collections, la Ville de Dijon vient de renouveler son partenariat scientifique avec le musée du Louvre.

En effet, les musées de la ville de Dijon ont signé une première convention-cadre de partenariat le 16 mai 2019, renouvelée le 15 décembre 2022 pour les quatre années à venir. Elle prévoit la participation du musée du Louvre par des prêts exceptionnels pour :

- l'exposition « À portée d'Asie » déjà citée ;
- l'exposition consacrée aux peintures germaniques du XV^e siècle prévue en 2024, organisée en partenariat avec l'INHA et en collaboration avec le musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon et le musée Unterlinden de Colmar ;
- l'exposition sur la sculpture bourguignonne au XV^e siècle programmée au musée des Beaux-Arts de Dijon en 2026, dont le co-commissariat est assuré par le département des Sculptures du Louvre, en lien avec le programme de recherche Grand-Duché de l'Université de Bourgogne ;
- l'organisation d'expositions-dossiers ou dossiers d'actualité partagés autour des collections sur des thématiques communes aux deux musées ;
- des dépôts croisés et des prêts de longue durée ;
- l'organisation de conférences et/ou de colloques ;
- une collaboration renforcée et des échanges scientifiques soutenus entre la Direction des musées de la Ville de Dijon et le Louvre afin de valoriser leurs collections respectives, pour l'étude des publics et l'évaluation des opérations menées en collaboration.

« La ville de Dijon consacre chaque année environ 20% de son budget à la culture : la gratuité des musées municipaux est une volonté politique d'accès à la culture et de cohésion sociale. »

Marc Desgrandchamps, *Sans titre*, 2020.
Huile sur toile, 200 x 300 cm.
Dijon, musée des Beaux-Arts. © Adapp,
Paris, 2022 – Marc Desgrandchamps /
courtesy galerie Lalong & Co.



Le pleurant n° 17 appartenant à l'ensemble de 41 pleurants qui ornait le tombeau de Philippe le Hardi, réalisé entre 1384 et 1410, a-t-il enfin retrouvé sa place au milieu des siens ?

En février 2020, le pleurant n° 17 avait fait l'objet d'un dépôt de l'État au musée des Beaux-Arts de Dijon. Dans un souci de cohérence et de meilleure gestion des collections publiques, le ministère de la Culture a proposé de transférer, à titre gratuit, la propriété de l'œuvre à la Ville de Dijon, dans le cadre de l'article L. 125-1 du code du patrimoine. Le 1^{er} décembre 2022, la commission scientifique interrégionale d'acquisition de Bourgogne-Franche-Comté a émis un avis favorable à ce transfert devant être entériné par un arrêté du préfet de la région Bourgogne-Franche-Comté, assorti de l'obligation de présenter ce bien au public. Préservé de la destruction révolutionnaire des tombeaux des ducs de Bourgogne comme ses semblables, le pleurant n° 17 s'est retrouvé dans une collection privée, ayant perduré par voie successorale, avant d'être retiré d'une vente aux enchères fin 2014 pour une restitution à l'État sur décision du ministère de la Culture. La justice a depuis confirmé l'appartenance de la statuette au domaine public de l'État, dont il a été irrégulièrement soustrait en 1789. Le pleurant n° 17 a désormais remplacé le moulage qui jusqu'alors figurait sa présence au sein du cortège des religieux et laïcs.

Avez-vous pris part à l'exposition Vieira da Silva que l'on peut actuellement découvrir au musée des Beaux-Arts ?

Ce projet a été porté pour Dijon par les commissaires, Nais Lefrançois et Agnès Werly, avec le soutien de la galerie Jeanne Bucher Jaeger, qui est l'ayant-droit de l'artiste. Quand j'ai su en novembre 2021 que je serais nommée à Dijon, j'ai échangé avec Nais Lefrançois à propos de l'opportunité de son organisation sur deux niveaux au lieu d'un seul. Le point de départ de cette rétrospective est *Urbi et Orbi*, le plus grand tableau que Vieira da Silva ait peint, accroché au 2^e étage du musée des Beaux-Arts. Il s'agit d'un don consenti par l'artiste au musée en 1973 afin d'accompagner la donation Granville (voir l'article consacré à Vieira da Silva par les commissaires de l'exposition p. 58), grâce à laquelle nous sommes

LES MUSÉES DE DIJON EN QUELQUES CHIFFRES

5 musées municipaux	Fréquentation 2022	Fréquentation 2021	Fréquentation 2019
Musée des Beaux-Arts	253 264	136 599	295 079
Musée Rude	106 855	49 220	91 847
Musée de la Vie bourguignonne	30 680	16 520	35 386
Musée archéologique	18 073	12 577	24 000
Musée d'art sacré	11 016	6 343	10 908

le musée de province le plus riche en œuvres de Vieira da Silva. Afin de rendre hommage à la générosité et au sens civique des donateurs et montrer les liens particuliers qui les unissaient à l'artiste, il m'a semblé important de valoriser cette donation en utilisant les espaces d'expositions temporaires du rez-de-chaussée. La dernière exposition autour de Vieira da Silva ici à Dijon remonte à 1974-1975, il était donc grand temps de la mettre à nouveau à l'honneur, trente ans après son décès.

Les collections permanentes et les expositions organisées dans les musées de la Ville de Dijon sont accessibles gratuitement au public, une caractéristique tout à fait exceptionnelle.

En effet, c'est le cas des cinq musées municipaux. Seul le musée Magnin, qui est un musée national, est payant. Nous travaillons cependant en étroite collaboration, et dans le cadre de l'exposition Desgrandchamps, le musée Magnin, voisin du musée des Beaux-Arts, envisage de montrer des œuvres de l'artiste. La ville de Dijon consacre chaque année environ 20% de son budget à la culture : la gratuité des musées municipaux est une volonté politique d'accès à la culture et de cohésion sociale. C'est un véritable luxe et une chance incroyable pour tous les publics de pouvoir passer voir ou revoir une œuvre, ne serait-ce que pour quelques minutes. ■ www.musees.dijon.fr

CALENDRIER



autres, découvrir Alice Neel et Germaine Richier au Centre Pompidou, Vieira da Silva à Dijon, Rosa Bonheur à Orsay, Fernande Olivier au Musée de Montmartre ou encore les « Parisiennes citoyennes » à Carnavalet. Cette profusion répond autant à un besoin de rééquilibrage et de valorisation de la recherche actuelle qu'au désir des visiteurs. « Il y a une attente très forte de la part des nouveaux publics pour que le musée s'empare des sujets de société, notamment la place des femmes, souligne Agnès Benayer. Les nouvelles générations sont plus engagées et sensibles aux sujets de société qui résonnent avec les thématiques d'actualité. Les musées n'étant pas en dehors de la société, mais un lieu de vie engagé, il est donc normal qu'ils se saisissent de ces questions. Ce qui est assez nouveau, c'est d'intégrer cette réflexion à la programmation des musées des beaux-arts et d'histoire. »

Cette appétence pour les questions sociales explique l'incursion de plus en plus importante de sujets d'actualité brûlants liés au genre, à la question de

la provenance, de l'histoire coloniale et de l'écologie. Cette attention aux enjeux environnementaux bouleverse aussi la conception des expositions en s'invitant dans le cahier des charges. Encore balbutiante il y a quelques années à peine, l'écoconception a ainsi fait un bond de géant face à l'urgence climatique et aux enjeux de sobriété énergétique. « Depuis plusieurs années, nous essayons au maximum de réutiliser nos scénographies, mais nous voulons aller encore plus loin en intégrant cette préoccupation dès le début de la réflexion, notamment comme critère dans le choix de notre liste d'œuvres, confie Julie Bertrand. Si une œuvre conservée à l'étranger n'est pas essentielle au propos, nous la remplacerons ainsi par une œuvre équivalente, mais de proximité. De plus en plus, le bilan carbone va nous aider à piloter nos projets. » Un petit pas à l'échelle de l'humanité, mais un pas de géant à l'échelle des musées qui témoigne de la volonté de l'institution de se placer toujours plus au cœur des problématiques de la société. —

œuvres a sensiblement évolué. Parallèlement aux indémodables expositions monographiques de vedettes de l'art ancien et moderne, a ainsi émergé un courant portant aux nues des outsiders. C'est-à-dire des genres autrefois dénigrés dans les musées, tels que la mode, l'artisanat d'art ou la BD, mais aussi des petits maîtres ou des stars d'hier tombées dans l'anonymat. La dernière décennie a également vu se multiplier les projets transversaux livrant une vision pluridisciplinaire d'une époque ou embrassant des aires géographiques inédites dessinant une nouvelle histoire mondiale de l'art. Toutefois, la révolution la plus éclatante est sans conteste la reconsidération de la place des femmes. Pratiquement invisibles il y a encore une dizaine d'années, elles reprennent leur place dans la programmation au point d'être incontournables. Rien que pour la saison 2022-2023, le visiteur peut, entre



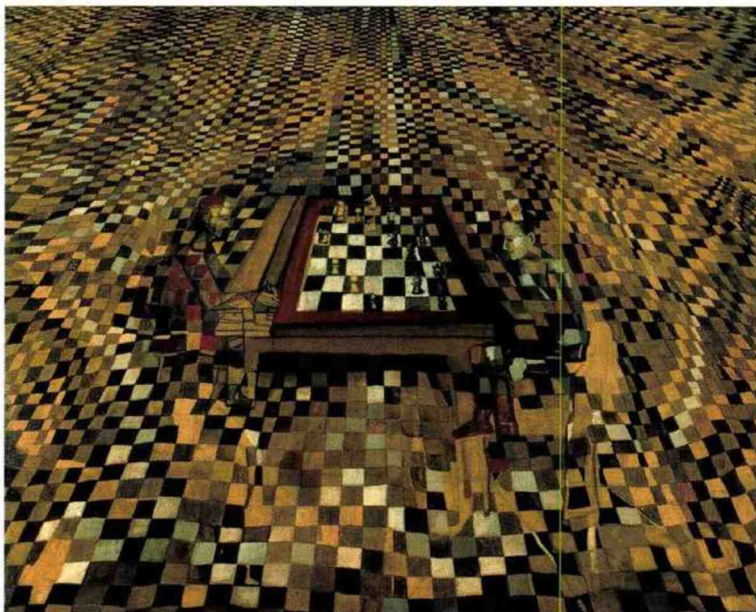
6



Maria Helena Vieira da Silva

Née au Portugal, Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) a vécu une grande partie de sa vie en France. Elle a eu tant de succès que les gens la reconnaissaient dans la rue et lui demandaient des photos. Une vraie star ! Pour voir ses tableaux, direction le musée des Beaux-Arts de Dijon, qui lui consacre une exposition.

Regarder un tableau de Vieira da Silva, c'est comme entrer dans un lieu plein d'espaces, de recoins, de cachettes et de surprises. Un lieu qu'il faut prendre le temps d'explorer avec les yeux, pour en suivre toutes les lignes et toutes les perspectives et identifier les motifs qui le rattachent à la réalité. Car même quand ces lieux sont imaginaires, la réalité n'est jamais loin, et quand elle peint la réalité, elle le fait avec imagination. Mais alors, que trouve-t-on dans ses tableaux ?

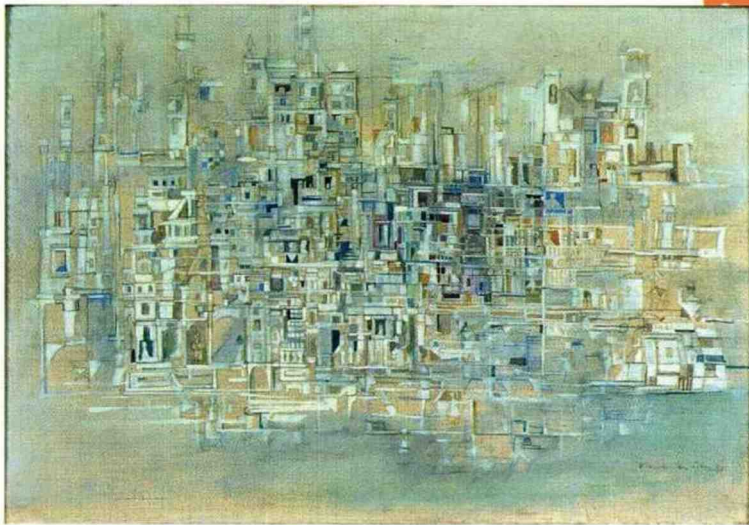


Des joueurs

Joueurs d'échecs ou joueurs de cartes sont présents dans plusieurs toiles. Le motif des jeux de cartes (cœurs, piques, etc.) ou le damier du jeu d'échecs est répété plusieurs fois dans des lignes et des perspectives entrecroisées qui envahissent totalement le tableau. C'est le cas dans *La Partie d'échecs*, peinte en 1943, où le damier déborde de la table sur toute la surface de la toile. On a l'impression qu'elle ondule et qu'elle n'a pas de fin !

Des bibliothèques

Vieira da Silva a peint plusieurs bibliothèques, à différents moments de sa vie. Elle aimait les livres et ces lieux qui permettaient de s'évader grâce à la pensée et à l'imagination. Pour montrer cet espace réel où se déploie l'imaginaire, elle représente, comme dans cette *Bibliothèque* de 1949, des objets concrets : les livres, et un espace irréal, avec plein d'étages et de dimensions qui s'étirent dans tous les sens.



Des villes

C'est l'un de ses motifs préférés. Vieira aimait peindre la structure des villes en multipliant les lignes et les perspectives. Les villes apparaissent vues de loin, comme un paysage observé de l'extérieur. Certaines sont réelles, d'autres imaginaires. *La Ville au bord de l'eau*, peinte en 1947, est un peu les deux : à la fois un souvenir de Lisbonne, ville natale de l'artiste, et une ville rêvée. Le tableau n'a pas de centre, l'œil va et vient sur toute sa surface et cherche son chemin entre les lignes comme dans un labyrinthe.

VA VITE VOIR!

« **Maria Helena Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe** » jusqu'au 3 avril 2023 au musée des Beaux-Arts de Dijon, palais des Ducs et des États de Bourgogne, 21000 Dijon. beaux-arts.dijon.fr
Livret-jeu pour les enfants et espace de jeu et de dessin à la fin de l'exposition. Atelier famille « Mon œil » le 8 février de 14h30 à 17h.

DICO

Les **perspectives** sont les lignes qui créent de la profondeur dans le tableau.



Bimestriels



Maria Helena Vieira da Silva, *Composition anneau brisé* © musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay © ADAGP, Paris 2022

Maria Helena Vieira da Silva, L'œil du labyrinthe

Les œuvres de la portugaise Maria Helena Vieira da Silva portent en elles un mystère flagrant. L'espace s'y fragmente pour mieux se dissoudre et toucher aux frontières de l'abstraction. Villes aux accents cubistes, profondeur d'une chambre carrelée de bleu, paysages évanescents... les incertitudes font partie de la poésie de ses huiles sur toile. En consacrant une rétrospective inédite à une artiste phare de ses collections, le Musée des Beaux-Arts de Dijon retrace un parcours singulier qui frôle sans cesse les grands mouvements de l'histoire de l'art du XX^e siècle sans jamais s'y cantonner. (M.M.S.)

Du 16 décembre au 3 avril
Au Musée des Beaux-Arts de Dijon, à Dijon
musees.dijon.fr



La Grande chambre bleue, 1951 © MBA de Dijon
François Jay, © ADAGP, Paris 2022

École de Paris

À l'occasion des trente ans de sa disparition, cette rétrospective intitulée **L'Œil du labyrinthe** rassemble près de 80 œuvres de Maria Helena Vieira da Silva. Au Musée des Beaux-Arts de Dijon (jusqu'au 03/04) sont retracées les étapes d'une carrière marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, la dynamique architecturale ou encore la musicalité de la touche picturale.

musees.dijon.fr

PRESSE WEB

Sites généralistes

Exposition à Paris 1945-1972, ou «la seconde école de Paris»

Le Musée de l'histoire de l'immigration illustre l'apport étranger dans les arts d'alors avec vingt-quatre personnalités venues du monde entier.



Etienne Dumont

Publié: 15.12.2022, 23h33



Maria Helena Vieira da Silva. La Portugaise a aujourd'hui sa rétrospective à Dijon.
Maria Helena Vieira da Silva, ADAGP.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les jeunes artistes débarquaient à Paris comme les pèlerins se rendent à La Mecque. Le déplacement s'imposait à la manière d'un acte de foi. Il s'agissait pour les arrivants de se former et de se conformer à ce qui se faisait alors de plus en vogue. La capitale française était devenue une nouvelle Rome, antiquités en moins. Mais il y avait à la place des ruines des musées et les grands ateliers. Des endroits où les débutants venus de Moscou, de Christiania (l'actuel Oslo), de Florence, d'Athènes ou de Boston faisaient leurs classes. Tout cela restait au départ de bon ton, même si ces peintres et ces sculpteurs tiraient souvent la langue financièrement. La plupart d'entre eux rentraient ensuite chez eux pour faire carrière.

<https://www.bilan.ch/story/1945-1972-ou-la-seconde-ecole-de-paris-608485432530>

Le musée des Beaux-Arts de Dijon consacre une vaste rétrospective à Vieira da Silva

80 oeuvres de l'artiste franco-portugaise sont exposées jusqu'au 4 avril 2023. Décédée en 1992, Maria Helena Vieira da Silva a acquis une renommée internationale dès les années 1950.

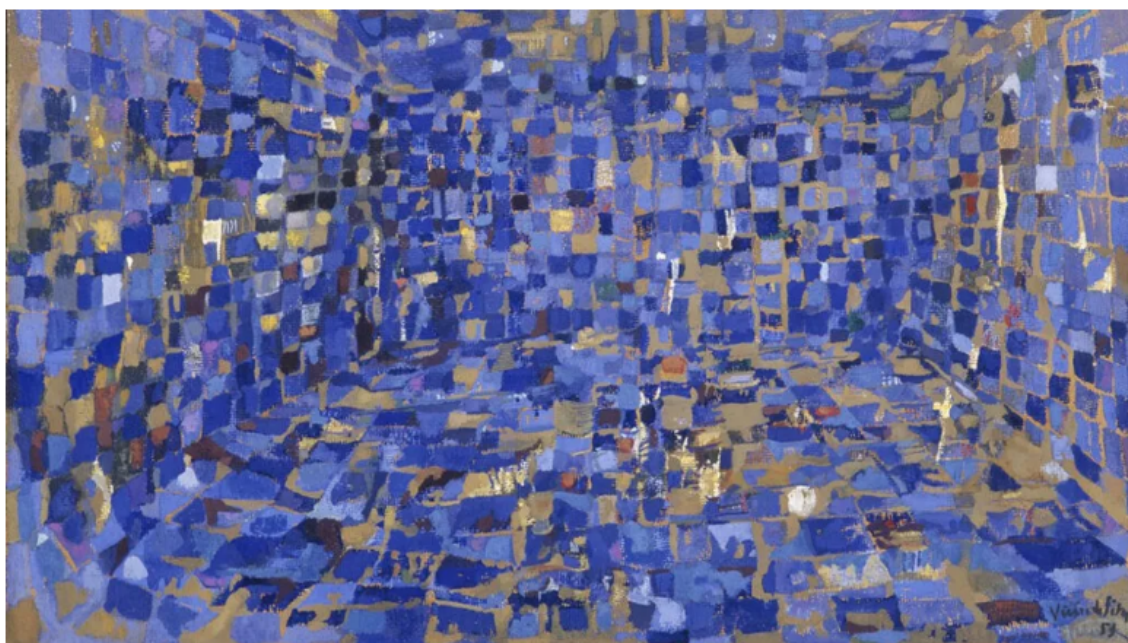
[Lire plus tard](#)

[Commenter](#)

[Partager](#)

Côte-d'Or

Bourgogne-Franche-Comté



La Grande chambre bleue, gouache et peinture à l'huile sur panneau d'isorel, 1951. (Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay, ADAGP, Paris 2022)

Par **Les Echos**

Publié le 28 déc. 2022 à 12:00

Depuis le 16 décembre 2022 se tient au [musée des Beaux-Arts de Dijon](#) (Côte-d'Or) une vaste rétrospective de l'oeuvre de la Franco-Portugaise Maria Helena Vieira da Silva. Née en 1908 et morte en 1992, cette peintre majeure de l'abstraction a été très célèbre de son vivant. « Elle était tellement populaire qu'elle ne pouvait pas se promener seule dans la rue », explique à l'AFP Naïs Lefrançois, co-commissaire de l'exposition.

Née à Lisbonne mais installée à Paris dès 1928, Maria Helena Vieira da Silva a exposé « dans le monde entier dès les années 1950, à New York, Stockholm, Genève... », ajout Naïs Lefrançois. « Dans les années 1970, il y a quasiment une expo d'elle par an en France, plus celles à l'étranger », souligne l'autre co-commissaire Agnès Werly. Sa peinture aux limites de l'abstraction trace des perspectives fragiles et irrationnelles. Elle était très connue pour ses oeuvres d'abord « très figuratives puis tirant vers la non-figuration », détaille-t-elle, notamment sa série de « damiers » évoquant des sortes de kaléidoscopes déstructurant l'espace.

Donation des époux Granville

La tenue à Dijon de l'exposition n'a rien du hasard. Le musée des Beaux-Arts est « le musée possédant le plus grand nombre d'oeuvres en régions de l'artiste », indique Frédérique Goerig Hergott, directrice des musées de Dijon. Il a en effet reçu en donation l'importante collection des époux Pierre et Kathleen Granville, amis de Vieira da Silva et grands amateurs d'art contemporain. 32 oeuvres de Vieira en faisaient partie. L'artiste a donné à son tour trois peintures au musée.

L'exposition a été réalisée en collaboration avec le musée Cantini à Marseille et la galerie Jeanne Bucher Jaeger à Paris. Au total, 80 oeuvres de Maria Helena Vieira da Silva sont exposées jusqu'au 4 avril prochain.

Avec AFP

Les Echos

<https://lc.cx/JpNTmD>

3 choses à savoir sur Maria Helena Vieira da Silva, artiste abstraite que l'Histoire a oubliée

Publié le 30/12/2022

par [Lise Lanot](#)

Véritable célébrité de son vivant, la peintre franco-portugaise a été oubliée après sa mort au profit de ses pairs masculins.



Dans l'imaginaire collectif, l'art abstrait est encore souvent lié à des noms masculins : Vassily Kandinsky, Piet Mondrian ou Kazimir Malevitch par exemple. Ces dernières années, un processus d'éclaircissement concernant les figures ignorées de ce mouvement artistique a débuté et, comme c'est étrange, ce sont majoritairement des femmes qui ont été mises de côté des décennies durant.

Si le nom d'[Hilma af Klint](#) a souvent été cité – et a fait l'objet de plusieurs expositions et ouvrages –, c'est désormais le tour de Maria Helena Vieira da Silva. Elle voit actuellement son travail honoré dans une exposition au [musée des Beaux-Arts de Dijon](#). En l'honneur d'une artiste prolifique, à la croisée de la poésie et de l'architecture, voici trois choses à savoir sur cette peintre franco-portugaise qui a grandement participé à l'élaboration de notre art abstrait bien-aimé.

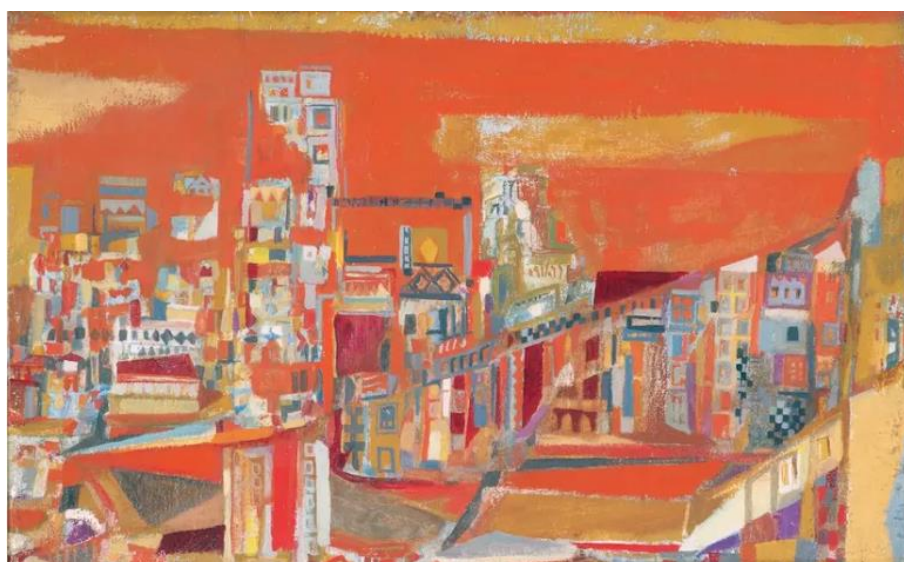


Maria Helena Vieira da Silva, Grande chambre bleue, 1951. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris 2022)

Elle était passionnée par les squelettes

Maria Helena Vieira da Silva a commencé le dessin au début de son adolescence, suivant de ses 11 à 20 ans des études d'après nature et des classes plutôt académiques, où elle s'intéressa notamment à l'étude des squelettes. Dans une [émission](#) consacrée à son travail, réalisée par [Aware Women Artist](#), on entend le débit lent si caractéristique de la peintre énoncer sa passion pour le dessin des os, du squelette humain *“qui se ressent sûrement dans [ses] architectures urbaines et rurales”*.

Cette passion architecturale a façonné les constructions abstraites de Maria Helena Vieira da Silva. Née au Portugal, exilée à Rio de Janeiro pendant la Seconde Guerre mondiale et ayant vécu à Paris jusqu'à sa mort, l'artiste a voyagé à travers le monde et s'est inspirée de ses pérégrinations pour créer ses œuvres géométriques qui invitent son public à se perdre.



Maria Helena Vieira da Silva, La Ville rouge, 1947. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris/Donation Pierre et Kathleen Granville)

Elle considérait ses œuvres comme des labyrinthes de sérénité

Faites de perspectives, d'aplats et de kaléidoscopes, les œuvres abstraites de Maria Helena Vieira da Silva sont des labyrinthes – tel que l'exprime le nom de l'exposition de Dijon "[L'œil du labyrinthe](#)". Attentive à la place laissée aux accidents, à l'indécision et aux "*contradictions qui nous guettent*", l'artiste livrait des œuvres sous forme de points d'interrogation, des "*bibliothèques*" comme des "*boîtes de Pandore*" dans lesquelles découvrir "*secrets et plaisirs*".

Confiant qu'elle se sentait "*bien entourée de livres*", "*plus rassurée, tranquille*", elle espérait réveiller la même sérénité chez son public. Poète et esthète, elle affirmait aimer peindre "*des lieux vus de très loin*".



Maria Helena Vieira da Silva, Grande chambre bleue, 1951. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris 2022)

Oubliée par l'Histoire, elle était pourtant célèbre de son vivant

Dès ses 40 ans, le travail de la peintre a été reconnu et célébré, un âge jeune pour l'époque et pour le genre de l'artiste puisque rares étaient les artistes femmes à accéder à la postérité de leur vivant. Elle est la première femme à avoir reçu le grand prix national des Arts du gouvernement français en 1966.

"Elle était un peu comme une star, dans les années 1970 surtout. Elle était tellement populaire qu'elle ne pouvait pas se promener seule dans la rue", rapporte à l'AFP Naïs Lefrançois, co-commissaire de l'exposition. Sa maîtrise de l'abstraction impressionne et elle est, pour l'époque, très présente dans les médias, précise [Aware Women Artist](#). *"Il semblerait qu'elle soit, jusqu'à la fin des années 1970, l'artiste femme la plus invitée à la radio."*



Maria Helena Vieira da Silva, Autoportrait devant le miroir, 1940. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris 2022)

Dès les années 1950, elle expose dans le monde occidental. *“Dans les années 1970, il y a quasiment une exposition d’elle par an en France, plus celles à l’étranger”*, note l’autre co-commissaire de l’exposition Agnès Werly, auprès de l’AFP.

“Pourtant, elle est aujourd’hui relativement tombée dans l’oubli”, souligne Naïs Lefrançois. Un oubli qui ne devrait pas perdurer grâce à cette exposition d’envergure organisée en son honneur, en espérant qu’elle en présage de nombreuses autres et remette en lumière davantage d’artistes oubliées qui ont participé aux grands mouvements artistiques.



Maria Helena Vieira da Silva, La ville au bord de l'eau, 1947. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris)



Maria Helena Vieira da Silva, La Sirène, 1936. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris 2022)



Maria Helena Vieira da Silva, Intérieur rouge, 1951. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris 2022)



Maria Helena Vieira da Silva, La Scala ou les yeux, 1937. (© Faujou/Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris)



Maria Helena Vieira da Silva, Cathédrale engloutie, 1949. (© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay/ADAGP, Paris 2022)

L'exposition dédiée à Maria Helena Vieira da Silva "[L'œil du labyrinthe](#)" est visible au musée des Beaux-Arts de Dijon jusqu'au 4 avril 2023.

<https://www.konbini.com/arts/3-choses-a-savoir-sur-maria-helena-vieira-da-silva-artiste-abstraite-que-lhistoire-a-oubliee/>



Ces artistes contemporains sous-estimés qui ont choisi la France

Paris a continué après-guerre d'attirer des artistes de tous les horizons. Tandis que le musée de l'Histoire de l'immigration, dans le 12^e arrondissement, expose des chefs-d'oeuvre de 24 d'entre eux, zoom sur trois de ces talents qui restent sous-estimés par le marché. Par Judith Benhamou

Publié le 5 janv. 2023 à 8:43

Mis à jour le 5 janv. 2023 à 8:46

Le musée national de l'Histoire de l'immigration, à Paris, présente une palpitante exposition consacrée à des artistes exilés en France après la Seconde Guerre mondiale et jusque dans les années 1970. « Paris et Nulle part ailleurs » examine jusqu'au 22 janvier la verve de ces 24 peintres et sculpteurs en exil car attirés de manière quasi magnétique par la capitale française. Ils sont alors encore fascinés par la légende des modernes, leurs prestigieux prédécesseurs que sont les Picasso, Brancusi, Modigliani...

L'un des grands intérêts de cette opération, bien qu'elle s'attarde peu sur les carrières de chacun, tient au fait qu'elle contienne un nombre important de chefs-d'oeuvre. Si certains des artistes présentés au palais de la Porte-Dorée comme le Chinois Zao Wou-Ki (1921-2013) ou l'Américaine Joan Mitchell (1925-1992) sont aujourd'hui au zénith du marché international, d'autres en revanche prouvent ici leur pertinence malgré une demande plutôt oubliée.

Vieira da Silva entre abstraction et figuration

C'est le cas d'une artiste d'origine portugaise hors du commun : Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992). Elle reste la peintre contemporaine classique portugaise la plus célèbre mais son marché ne fait plus beaucoup d'étincelles. Elle s'est rendue à Paris dès 1928 avant de s'y installer en 1947 (et d'être naturalisée en 1956). Elle peint des scènes urbaines quasi abstraites composées de lignes de fuite qui représentent les dédales de la ville.

Ses images peuvent aussi être décomposées en une infinité de particules colorées, scandées par quelques éléments figuratifs. On peut penser qu'elle est influencée par l'Uruguayen moderne Joaquin Torres Garcia (1874-1949), qui pratique un traitement cubiste dans ses vues urbaines.

« Red Houses », 1963, de Maria Helena Vieira da Silva, toile montée sur toile 39,5 × 56,2 cm, 189.000 euros. Sotheby's/ArtDigital Studio

Vieira da Silva va devenir l'un des piliers de ce qu'on appelle « la seconde école de Paris ». Cependant, la peintre s'exprime avec une verve inclassable, entre abstraction et figuration, prise par un style quasi futuriste voire surréaliste, particulièrement talentueux.

Aujourd'hui, l'artiste américaine très en vue, Julie Mehretu (née en 1970), bien qu'elle travaille, elle, sur de très grands formats, peut être considérée comme une héritière involontaire de la Portugaise. (Elle ne connaissait pas son aînée lorsqu'elle a mis en place son style). Après avoir été exposée au musée Cantini, à Marseille, Maria Helena Vieira da Silva est l'objet jusqu'au 3 avril d'une rétrospective au musée des Beaux-Arts de Dijon. Le record pour l'artiste, obtenu en 2018, s'élève à 2,2 millions d'euros pour un tableau atypique de 1944, « L'Incendie », qui est montré dans l'exposition de Dijon.

Selon Véronique Jaeger : « Vieira da Silva est une valeur sûre qui intéresse les vrais collectionneurs, non les spéculateurs. Ses peintures se négocient en moyenne entre 200.000 euros et 2 millions d'euros. » Le 6 décembre dernier, trois tableaux d'elle sont passés aux enchères à Paris. Sotheby's proposait deux peintures, dont une en jaune et noir de 1950 vendu 100.000 euros et une autre de 1963, très colorée, à dominante rouge, adjugée 189.000 euros.

Chez Artcurial, « Le Jardin illogique », une composition marquée par des hachures dans des tons gris-bleu, n'a pas trouvé preneur avec une estimation de 180.000 euros. Ce qui fait dire au directeur d'Artcurial Europe, Martin Guesnet : « La demande pour l'artiste s'est endormie depuis une dizaine d'années. Elle est européenne mais ni chinoise ni américaine. »

Hervé Télémaque, représentant de la figuration narrative

Dans la liste des exilés volontaires de grand talent installés à Paris en 1960 figure l'Haïtien Hervé Télémaque

(1937-2022) disparu le 10 novembre dernier. Dans les milieux les plus en vue de l'art contemporain, Télémaque a opéré un puissant come-back récent dont l'origine tient à une exposition qui lui était consacrée à la Serpentine Gallery, à Londres, en 2021, suivie d'une autre à l'Institute of Contemporary Art de Miami, inaugurée en novembre 2022. Télémaque assemble dans un esprit pop des images d'objets du quotidien tout en cherchant un impact psychologique.

L'artiste, longtemps défendu par la galerie Louis Carré puis Rabouan-Moussion, était classé dans le mouvement français de la figuration narrative. Ainsi, au musée de l'Histoire de l'immigration on pouvait voir une de ses oeuvres historiques dans laquelle il a reproduit sur une toile un graffiti raciste observé dans le métro : « A bas les nègres », recouvert d'une gaze qui pourrait symboliquement panser mais aussi occulter l'infamie.

Le 4 avril 2012, « Portrait de famille », une peinture de 1962 très cartoonesque a été adjugée à Paris pour 320.000 euros. C'est le prix record pour l'artiste. Une somme relativement faible si l'on pense à son retour en faveur récent. De manière générale, ce sont ses peintures des années 1960 qui sont les plus prisées. Le 25 octobre 2022, une toile de 1966, « Un homme (en raccourci lent) », composée d'éléments vestimentaires a été adjugée 69.300 euros.

Les oeuvres plus récentes sont fréquemment vendues autour de 15.000 euros à peine. En mars et avril 2022, la galerie Cahiers d'art, à Paris, présentait des estampes de l'artiste à vendre entre 1.000 et 2.000 euros. Pour son propriétaire, Staffan Ahrenberg, « le marché de Télémaque, malheureusement, a été mal géré pendant de nombreuses années. Une situation typique d'un système français coupé de la situation internationale. » Pour Martin Guesnet, « Télémaque représente un potentiel d'avenir. Sa création correspond à un goût actuel du marché.

»

Les reliefs étonnants de Dado

L'exposition de la Porte Dorée permet aussi de redécouvrir le talent du peintre né en ex-Yougoslavie, au Monténégro, Miodrag Djuric, dit « Dado » (1933-2010), arrivé en France en 1956 et rapidement défendu par un des galeristes historiques français, célèbre en tant que grand résistant, Daniel Cordier (1920-2020). Par la suite, c'est la galerie Beaubourg, à Paris, puis Saint-Paul-de-Vence, de Pierre et Marianne Nahon qui assurait ses intérêts.

« J'ai travaillé entre 1986 et 1997 avec les Nahon, explique Martin Guesnet. L'une de leurs vertus était la fidélité. A l'époque déjà, ils ne vendaient plus rien de Dado mais continuaient à acheter toute sa production en échange de laquelle il recevait une rente. Il vivait en Normandie dans une ferme en ruine et avait des pratiques artistiques peu prisées, comme lorsqu'il collait sur la toile des squelettes d'animaux trouvés. »

L'exposition parisienne montre des peintures étonnantes dans lesquelles la matière est travaillée en relief. A la fin des années 1950 et dans les années 1960, il peint des paysages et des personnages composés tout en textures, comme des murs.

En 2016, Dado expliquait : « Ces murs ont pour origine Cetinje [ville du Monténégro, NDLR], qui est située dans une vallée rocheuse, et mon enfance s'est déroulée dans une cour. Les murs étaient faits de grosses pierres carrées, pas cimentées. Ils recevaient le soleil, le mur de droite le matin, celui de gauche l'après-midi. Quand j'étais gamin, je jouais là où il y avait du soleil, comme n'importe quel petit animal, pas à l'ombre. Sûrement ces murs sont restés pour moi comme une barrière qui séparait mon monde du reste du monde. »

« Le Sorcier », 1959, de Dado, huile sur toile 195,1 × 130 cm, 189.000 euros. Sotheby's/ArtDigital Studio

En fait, il restera traumatisé par les souffrances de la guerre dont il est témoin dans sa petite enfance. Le 6 décembre 2022, « Le Sorcier » de 1959, un être de pierre affalé sur son tabouret en compagnie d'un chat, était adjugé 189.000 euros, record pour l'artiste. De manière générale, les plus beaux de ses tableaux des années 1960 se vendent autour de 100.000 euros.

Pour les oeuvres plus tardives, le marché est quasiment inexistant. « Les donations Cordier au Centre Pompidou et les ventes du galeriste jusqu'en 2021 ont donné un regain de vigueur pour le meilleur de la production de Dado », conclut Martin Guesnet.

« Paris et nulle part ailleurs, 24 artistes étrangers à Paris, 1945-1972 », jusqu'au 22 janvier 2023, au musée de l'Histoire de l'immigration, à Paris. histoire-immigration.fr

Judith Benhamou

• 6 janvier 2023

CULTURE ARTS

Les expositions à ne pas manquer en 2023 : Manet et Degas, Basquiat, Zanele Muholi, Sayed Haider Raza...

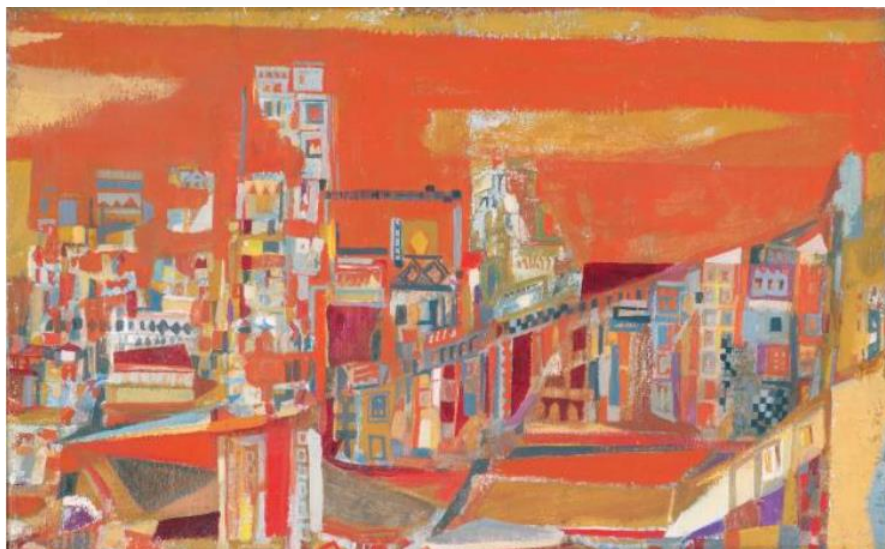
Par Philippe Dagen, Harry Bellet, Claire Guillot, Emmanuelle Lequeux, Emmanuelle Jardonnet et Isabelle Regnier Publié le 06 janvier 2023 à 05h00, mis à jour le 10 janvier 2023 à 10h31

Temps de Lecture 15 min.

SÉLECTION Entre découvertes, redécouvertes et rétrospectives, les critiques du « Monde » vous proposent une sélection des principaux événements en peinture, art contemporain, photographie et architecture, à Paris et en régions.

De Germaine Richier à Edouard Manet et Edgar Degas, en passant par un quatre mains de Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol, ou encore Sarah Bernhardt, Max Ernst et Isamu Noguchi, les expositions prévues lors de la première partie de cette nouvelle année sortent le grand jeu.

Rétrospective de la prolifique Maria Helena Vieira da Silva



« *La Ville rouge* » (1947), de Maria Helena Vieira da Silva, huile sur toile, donation Pierre et Kathleen Granville (1969), Musée des beaux-arts de Dijon. FRANÇOIS JAY/ADAGP, PARIS, 2022

Après le Musée Cantini de Marseille, le Musée des beaux-arts de Dijon montre une rétrospective en 80 œuvres de [Maria Helena Vieira da Silva \(1908-1992\)](#), une manière de commémorer le trentenaire de sa disparition, mais aussi de saluer le souvenir de [la donation de Pierre et Kathleen Granville, à l'origine du fonds d'art moderne du musée de Dijon](#), qui ne comportait pas moins, sur plus de 500 œuvres, de 21 peintures et 9 dessins de l'artiste portugaise. Elle-même compléta la donation, avec trois œuvres et, notamment, le plus grand tableau qu'elle ait jamais peint, *Urbi et Orbi* (300 cm × 401 cm), qu'elle offrit en 1972. D'autres vinrent de celui qui fut son secrétaire, le critique Guy Weelen, et Dijon conserve aujourd'hui 36 œuvres de Vieira da Silva.

L'occasion de redécouvrir le travail d'une grande artiste, depuis ses débuts figuratifs, dans les années 1920 à Lisbonne, jusqu'à ces perspectives abstraites, faisant parfois songer à l'œuvre qu'élaborait de son côté l'Américain Mark Tobey et qui firent d'elle l'une des vedettes de l'école de Paris des années 1950. **Ha. B.**

« Vieira da Silva. L'Œil du labyrinthe », Musée des Beaux-Arts, Dijon. Jusqu'au 3 avril. Beaux-arts.dijon.fr

https://www.lemonde.fr/culture/article/2023/01/06/les-expositions-a-ne-pas-manquer-en-2023_6156803_3246.html

Sites spécialisés



Maria Helena Vieira da Silva

[EXPOSITION](#)

Dijon

[FEMME ARTISTE PEINTURE](#)

Du 16 décembre 2022 au 4 avril 2023

Horaires

Lun 10:00 - 18:00

Mar fermé

Mer 10:00 - 18:00

Jeu 10:00 - 18:00

Ven 10:00 - 18:00

Sam 10:00 - 18:00

Dim 10:00 - 18:00

Présentation

À partir du 16 décembre 2022, le musée des Beaux-Arts de Dijon présente un grand temps fort d'exposition dédié à l'une des artistes phare de sa collection d'art moderne, Maria Helena Vieira da Silva, l'une des figures les plus importantes de l'histoire de l'art abstrait à l'international.

Cette rétrospective retrace les étapes clés d'une carrière d'envergure internationale, marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, la

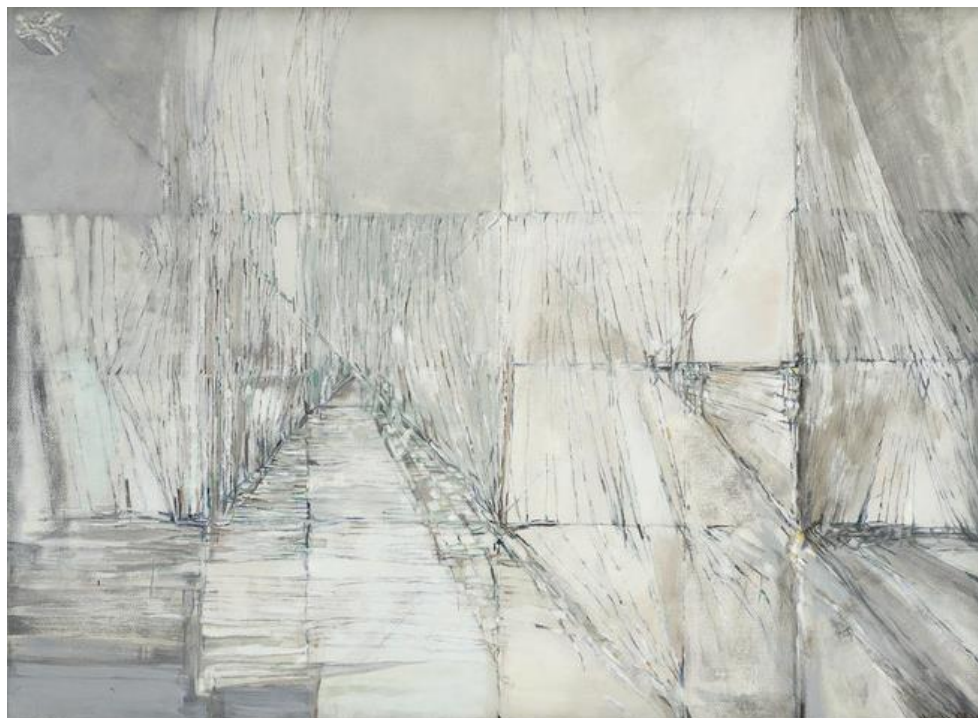
dynamique architecturale ou encore la musicalité de la touche picturale. Elle se déploie en deux parties.

Le premier volet est conçu comme un parcours rétrospectif et chronologique de l'œuvre riche et multiple de Vieira da Silva, de ses débuts figuratifs à Lisbonne dans les années 1920 aux peintures évanescentes des années 1980.

Le second met l'accent sur la relation privilégiée entre l'artiste et ses mécènes et amis, le couple Kathleen et Pierre Granville. L'ensemble du fonds Vieira da Silva du musée est exposé à cette occasion.

Avec cet hommage, à l'occasion des trente ans de la disparition de cette immense artiste du XXème siècle, le musée des Beaux-arts de Dijon souhaite mettre en exergue l'importance de Vieira da Silva dans la réinvention de l'art moderne et la contemporanéité des concepts qu'elle a soulevés et explorés.

<https://guidesmarty.com/app/event/2018>



Chemins de la paix, 1985, Huile sur toile, 73 x 100 cm
© Droits réservés, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris-Lisbonne

Vieira da Silva

Encore 2 mois : 16 décembre 2022 → 3 avril 2023

Le musée des Beaux-Arts de Dijon présente à partir de la fin de l'année 2022, un grand temps fort d'exposition dédié à l'une des artistes phare de sa collection d'art moderne, Maria Helena Vieira da Silva (Lisbonne 1908-Paris 1992), l'une des figures les plus importantes de l'histoire de l'art abstrait. Avec cet hommage, à l'occasion des trente ans de la disparition de cette immense artiste du XX siècle, le musée des Beaux-Arts de Dijon souhaite mettre en exergue l'importance de Vieira da Silva dans la réinvention de l'art moderne et la contemporanéité des concepts qu'elle a soulevés et explorés. Elle permet aussi d'interroger les liens puissants qui unirent l'artiste aux collectionneurs et donateurs Kathleen et Pierre Granville, initiateurs de la collection d'art moderne du musée de Dijon.

Cette rétrospective consacrée à une personnalité majeure du XX siècle, retrace les étapes clés d'une carrière d'envergure internationale, marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, la dynamique architecturale ou encore la musicalité de la touche picturale. Elle se déploie en deux parties.

Le premier volet est conçu comme un parcours rétrospectif et chronologique de l'œuvre riche et multiple de Vieira da Silva, de ses débuts figuratifs dans les années 1930 aux peintures évanescentes des années 1980. Le second volet met l'accent sur la relation privilégiée entre l'artiste et ses mécènes et amis, le couple Kathleen et Pierre Granville.

L'ensemble du fonds Vieira da Silva du musée est exposé à cette occasion.

Il révèle par le prisme des Granville, constants dans leur choix, les motifs et thèmes récurrents dans le travail de l'artiste. C'est grâce à ce couple de donateurs que le musée des Beaux-Arts de Dijon conserve aujourd'hui près de quarante œuvres, faisant de cette collection l'une des plus complètes consacrées à l'artiste dans les collections publiques françaises.

Cette rétrospective rassemble des œuvres iconiques et cruciales dans le cheminement intellectuel de Vieira da Silva. Elle bénéficie du prêt d'environ quarante d'œuvres, provenant tant de la galerie Jeanne Bucher Jaeger que de collections particulières et publiques. En France : le Centre Pompidou — Musée national d'art moderne, le musée Cantini de Marseille, le musée Unterlinden de Colmar, le musée de Grenoble, le musée d'Arts de Nantes, le Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne Métropole, la RMM Rouen Normandie ; au Portugal : la Fondation Arpad Szenes — Vieira da Silva, la Fondation Calouste Gulbenkian et en Suisse : la Fondation Gandur pour l'art.

Commissariat général : Frédérique Goerig-Hergott, conservatrice en chef, directrice des musées de Dijon. Commissariat scientifique : Naïs Lefrançois, conservatrice, et Agnès Werly, attachée de conservation à la Direction des musées de Dijon

Musée des Beaux-Arts de Dijon

Musée

Détails

Plan

En région



Rue Vaillant

21000 Dijon

T. 03 80 74 52 09

[Site officiel](#)

Horaires

Tous les jours sauf le mardi de 10h à 18h

Du 1er octobre au 31 mai : de 9h30 à 18h — Du

1er juin au 30 septembre : de 10h à

18h30 — Fermé les 1er janvier, 1er mai et 8 mai, 14 juillet, 1er et 11 novembre, 25 décembre.



<https://slash-paris.com/fr/evenements/vieira-da-silva>

Du 16/12/2022 au 03/04/2023 DIJON

L'¹/₂il du labyrinthe - Maria Helena Vieira da Silva

Avec un ensemble de 80 œuvres exposées, cette rétrospective du travail de l'artiste portugaise Maria Helena Vieira da Silva (19808-1992) retrace les étapes clés de sa carrière marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, la dynamique architecturale ou encore la musicalité picturale.

**Musée des beaux-arts, 1, rue Rameau.
21000 - Dijon**

<https://beaux-arts.dijon.fr>

03 80 74 52 09.

https://www.scienceshumaines.com/l-il-du-labyrinthe-maria-helena-vieira-da-silva_a_62444.html

- CULTURE
- ARTS

Les expositions à ne pas manquer en 2023 : Manet et Degas, Basquiat, Zanele Muholi, Sayed Haider Raza...

Par [Philippe Dagen](#), [Harry Bellet](#), [Claire Guillot](#), [Emmanuelle Lequeux](#), [Emmanuelle Jardonnet](#) et [Isabelle Regnier](#) Publié le 06 janvier 2023 à 05h00, mis à jour hier à 10h31

Temps de Lecture 15 min.

SÉLECTION Entre découvertes, redécouvertes et rétrospectives, les critiques du « Monde » vous proposent une sélection des principaux événements en peinture, art contemporain, photographie et architecture, à Paris et en régions.

De Germaine Richier à Edouard Manet et Edgar Degas, en passant par un quatre mains de Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol, ou encore Sarah Bernhardt, Max Ernst et Isamu Noguchi, les expositions prévues lors de la première partie de cette nouvelle année sortent le grand jeu.

Rétrospective de la prolifique Maria Helena Vieira da Silva



« La Ville rouge » (1947), de Maria Helena Vieira da Silva, huile sur toile, donation Pierre et Kathleen Granville (1969), Musée des beaux-arts de Dijon. FRANÇOIS JAY/ADAGP, PARIS, 2022

Après le Musée Cantini de Marseille, le Musée des beaux-arts de Dijon montre une rétrospective en 80 œuvres de [Maria Helena Vieira da Silva \(1908-1992\)](#), une manière de commémorer le trentenaire de sa disparition, mais aussi de saluer le souvenir de [la donation de Pierre et Kathleen Granville, à l'origine du fonds d'art moderne du musée de Dijon](#), qui ne comportait pas moins, sur plus de 500 œuvres, de 21 peintures et 9 dessins de l'artiste portugaise. Elle-même compléta la donation, avec trois œuvres et, notamment, le plus grand tableau qu'elle ait jamais peint, *Urbi et Orbi* (300 cm × 401 cm), qu'elle offrit en 1972. D'autres vinrent de celui qui fut son secrétaire, le critique Guy Weelen, et Dijon conserve aujourd'hui 36 œuvres de Vieira da Silva.

L'occasion de redécouvrir le travail d'une grande artiste, depuis ses débuts figuratifs, dans les années 1920 à Lisbonne, jusqu'à ces perspectives abstraites, faisant parfois songer à l'œuvre qu'élaborait de son côté l'Américain Mark Tobey et qui firent d'elle l'une des vedettes de l'école de Paris des années 1950. **Ha. B.**

https://www.lemonde.fr/culture/article/2023/01/06/les-expositions-a-ne-pas-manquer-en-2023_6156803_3246.html

• 13 janvier 2023

Vieira da Silva à Dijon, trente ans après sa mort...



La ville au bord de l'eau huile sur toile, 1947 Donation Pierre et Kathleen Granville, 1969
© Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay © ADAGP, Paris

Qui ne connaît Maria Helena Vieira da Silva, l'artiste portugaise et l'une des figures majeures de l'histoire de l'art abstrait ? Pour retrouver ses œuvres, direction le [musée des Beaux-Arts de Dijon](#) où une exposition en deux temps occupe deux étages distincts et nous fait découvrir les œuvres de celle qui a disparu il y a trente ans.

Une œuvre complète

Sous le commissariat de Naïs Lefrançois et Agnès Werly, les différents œuvres de Vieira da Silva se dévoilent sous leur plus bel atout. Il s'agit non seulement d'une rétrospective **qui** retrace les étapes importants d'une carrière d'envergure internationale, mais d'un parcours artistique exemplaire marqué par des lignes et des formes qui prennent petit à petit diverses tonalités et un langage plus affirmé. L'exposition baptisée *L'œil du labyrinthe*, qui se déploie en deux parties; commence par un volet chronologique qui nous ramène aux débuts figuratifs de l'artiste, jusqu'à sa relation privilégiée avec le couple Kathleen et Pierre Granville en passant par les diverses périodes mouvementées de sa vie qui ont vu naître ses peintures évanescentes mais aussi des tableaux aux teintes beaucoup plus prononcées peintes selon les multiples humeurs du moment. C'est donc une œuvre complète qui nous offre le Musée des Beaux-Arts de Dijon, une exposition qui ravit tout visiteur.

Des récits et des œuvres

Le premier volet de l'exposition présente plusieurs œuvres déterminantes dans le cheminement intellectuel de l'artiste, des peintures où font irruption la grille, le damier et la spirale. Un vocabulaire sensible qu'elle déploie également après les quelques années de son exil au Brésil. L'occasion aussi de révéler une Vieira da Silva qui a mené une recherche ouverte ravissant les débats esthétiques de l'époque. Nous nous trouvons en présence d'une multitude de tableaux influencés par l'effet de l'optique mais aussi l'architecture et la musique. L'exposition se poursuit avec une quarantaine de toiles provenant de collections particulières et nombre d'institutions prestigieuses en France comme le Centre Pompidou, le musée Cantini de Marseille, le musée de Colmar ou des fondations comme la Fondation Arpad Szenes – Vieira da Silva, la Fondation Calouste Gulbenkian ou encore la fondation Gandur pour l'art. Citons également la galerie Jeanne Bucher Jaeger, partenaire de l'exposition qui a prêté un nombre exceptionnel d'œuvres.

Le second volet de l'exposition explore la relation d'amitié avec le couple Kathleen et Pierre Granville. Baptisée L'œil des collectionneurs, cette partie se concentre sur l'intimité de l'artiste mais aussi ses amis. Nous découvrons une autre facette de l'artiste, plus naturelle, plus intimiste, Vieira da Silva n'est plus l'artiste adulée aux multiples distinctions mais l'amie qui entretient une grande complicité avec le couple qui a légué ses œuvres au musée. Plusieurs photos d'époque nous montrent la jeune Vieira da Silva au bord de l'eau, dans le salon de ses amis, on y trouve également des correspondances de vacances avec des traits d'humour qui ont caractérisé l'amie qui était. Côté peintures, on retrouve ses répétitions autour des villes, les fameux carreaux et damiers de ses débuts qui reviennent mais aussi des cheminements vers la non-figuration, bref, des morceaux de la vie de l'artiste ainsi que des œuvres inédits.

Quelques coups de cœur et de belles découvertes

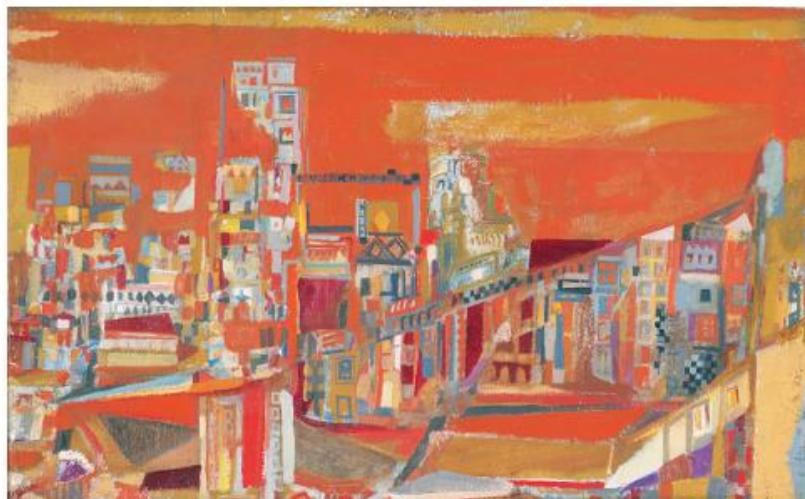
Parmi les découvertes inattendues de cette exposition, je cite la Sirène où Vieira da Silva crayonne son amie Kathleen Granville en lui donnant un aspect de sirène mais aussi les quelques cartes postales envoyées par l'artiste sur lesquelles Vieira da Silva ajoute sa patte et complète la photo d'un manoir inachevée qui deviendra plus tard sa maison de campagne. Quant à mes coups de cœur, ils sont nombreux mais comme il faut choisir j'opte pour *Ville au bord de l'eau*, où l'artiste présente Lisbonne, sa ville natale à travers un imaginaire qui croise des lignes et des traits où jaillissent des figures et des ouvertures, le tout sur un fond clair, presque transparent et cristallin. Ainsi, une ville imaginaire, flottante et en apesanteur, prend petit à petit, sous les traits d'une lumière voilée, les traits de Lisbonne. Un autre coup de cœur, c'est la *Cathédrale engloutie*, une œuvre empreinte de sensibilité où l'imaginaire joue le rôle essentiel, une peinture aux petites touches très caractéristique du personnage de Vieira da Silva où sous une multitudes de traits, se dessine une forme alambiquée superposant les figures sous divers aspects. Et pour finir, *Urbi et Orbi*, la plus grande des œuvres de l'artiste et celle qui a compté parmi les chefs-d'œuvre de la collection, une peinture toujours présente à Dijon dont le titre avait été choisi par Pierre Granville et qui résume à elle seule toute la minutie de Vieira da Silva. *L'œil du labyrinthe*, une rétrospective de l'œuvre de l'artiste-peintre à découvrir sans tarder!



La Sirène encre de Chine, plume sur papier double face, 1936 Donation Pierre et Kathleen Granville, 1969, © Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay © ADAGP, Paris 2022



La Scala ou les yeux huile sur toile 1937 © Faujour / Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris



La Ville rouge huile sur toile, 1947 Donation Pierre et Kathleen Granville, 1969, © Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay © ADAGP, Paris



Cathédrale engloutie aquarelle sur papier, 1949 Donation Pierre et Kathleen Granville,
1969 © Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay © ADAGP, Paris 2022

*Une exposition à découvrir au musée des Beaux-Arts de Dijon du 16 décembre 2022 au 3
avril 2023*

#architecture #art #arts #cathédrale #Dijon #exposition #France #lignes
#Lisbonne #sirène #traits #Vieira da Silva #ville

<https://www.detailsdarchitecture.com/vieira-da-silva-a-dijon-trente-ans-apres-sa-mort/>

Vieira da Silva et ses collectionneurs à Dijon

Publié le 18 janvier 2023, par Valentin Grivet

Dès ses premières œuvres, pourtant figuratives, il est question chez Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) de construction, de structure. Le petit tableau intitulé *Villa des Camélias* (1932), qui prend pour sujet la grille du pavillon qu'elle occupera jusqu'en 1953, pourrait sembler anecdotique. Il permet au contraire...



Maria Helena Vieira da Silva, *La Grande Chambre bleue*, gouache et peinture à l'huile sur panneau d'Isorel, 1951.

© Musée des beaux-arts de Dijon / François Jay © Adagp, Paris 2023

Dès ses premières œuvres, pourtant figuratives, il est question chez Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992) de construction, de structure. Le petit tableau intitulé *Villa des Camélias* (1932), qui prend pour sujet la grille du pavillon qu'elle occupera jusqu'en 1953, pourrait sembler anecdotique. Il permet au contraire de comprendre la logique et le déploiement de l'œuvre à venir. Très vite, l'artiste portugaise bascule dans l'abstraction. Chaque tableau repose sur une trame, un réseau de lignes, courbes, droites ou anguleuses. Vieira da Silva joue avec la perception du spectateur, en perturbant son regard par des perspectives complexes, comme l'effet simultané de plongée et de contre-plongée dans la virtuose *Partie d'échecs* de 1943. « Ses compositions n'ont pas de centre, pas de périphérie. L'œil se perd entre profondeur et planéité, jusqu'au vertige », souligne la commissaire Agnès Werly. Conçue en collaboration avec le musée Cantini de Marseille et bénéficiant de prêts

de la galerie Jeanne Bucher Jaeger, cette rétrospective est à la fois chronologique, en évoquant les débuts de l'artiste à Paris, son retour au Portugal au début de la Seconde Guerre mondiale, son exil brésilien avec son mari Árpád Szenes jusqu'en 1947, et thématique : vues urbaines, architectures, théâtres, bibliothèques. À partir des années 1950 et pendant trente ans, Vieira da Silva va bénéficier d'une reconnaissance internationale. Après la mort de son époux, en 1985, elle peint moins, mais ses tableaux gagnent en lumière. Trames et grilles deviennent fantomatiques, évanescentes, comme si le blanc, progressivement, recouvrait tout. L'exposition est complétée d'une seconde, en hommage aux collectionneurs Kathleen et Pierre Granville. Amis de Vieira da Silva pendant cinquante ans, le couple a fait don à la ville de Dijon d'une quarantaine de ses œuvres, dont un ensemble de dessins et de gravures rarement montrés.

«Vieira da Silva. L'œil du Labyrinthe/L'œil des collectionneurs»,
musée des beaux-arts, place de la Sainte-Chapelle, Dijon (21), tél. : 03 80 74 52 09,
Jusqu'au 3 avril 2023.
www.musees.dijon.fr

<https://www.gazette-drouot.com/article/vieira-da-silva-et-ses-collectionneurs-a-dijon/41657>

Expo Ailleurs : Vieira da Silva. L'oeil du labyrinthe / L'oeil des collectionneurs - Musée des Beaux-Arts de Dijon - Jusqu'au 3 avril 2023

By [Caroline Hauer](#) At janvier 21, 2023 0



Le Musée des Beaux-Arts de Dijon consacre une rétrospective à la franco-portugaise Maria Helena Vieira da Silva (1908-1992), artiste majeure du XX^{ème} siècle. L'évènement initié en collaboration avec le Musée Cantini de Marseille et la galerie Jeanne Bucher Jaeger à Paris réunit quatre-vingts œuvres emblématiques issues de collections publiques et privées. Il intervient dans le cadre des commémorations des trente ans de la disparition de l'artiste ainsi que la fin de la Saison France Portugal. Les commissaires Naïs Lefrançois, conservatrice du patrimoine chargée des collections XIX^e siècle Musées de Dijon, Agnès Werly responsable des collections XX^e et XXI^e siècle, chargée de mission art contemporain, ont imaginé une exposition en deux volets. Le premier "L'œil du labyrinthe" retrace les étapes cruciales de sa carrière et l'évolution de sa peinture de la figuration pure vers l'abstraction figurative. Le second "L'œil des collectionneurs" évoque le lien particulier noué avec ses amis et mécènes, Kathleen et Pierre Granville.

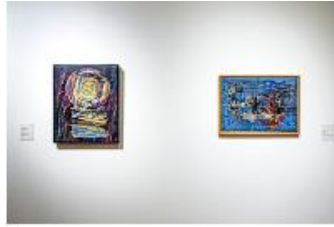
La scénographie chronologique rend compte des relations particulières entre Maria Helena Vieira da Silva et le Musée des Beaux-Arts de Dijon. En 1973, l'artiste offre à cette institution son oeuvre la plus vaste jamais réalisée, douze mètres carrés, « Ubi et Orbi », toile exécutée entre 1963 et 1972. Kathleen et Pierre Granville multiplient les donations confiant ainsi une grande partie de leur collection au musée. Ce fonds

compose aujourd'hui la pierre angulaire de la plus importante collection française consacrée à Vieira da Silva. Le MBA Dijon conserve une quarantaine d'œuvres, peintures, dessins, gravures et une boîte aux lettres personnalisée. En 1993, les héritiers de l'artiste initient une dation à l'Etat afin de couvrir les frais de succession, qui revient en majorité aux Musées de Dijon.



L'exposition « Vieira da Silva. L'œil du labyrinthe » éclaire le processus créatif, le cheminement intellectuel d'une artiste via ses recherches sur les supports et techniques. Le vocabulaire plastique proche de l'abstraction puise sa source dans la distorsion de la réalité, la déformation des souvenirs d'enfance, la ville de Lisbonne, la maison du grand-père maternel perçue comme un labyrinthe, la bibliothèque, le théâtre de sa jeunesse, « Les joueurs de carte » de Paul Cézanne.

Vieira da Silva ne cesse de réinterpréter la mémoire. Elle multiplie les variations sur un même thème, récurrences formelles, images fantômes, persistance rétinienne. Les villes, l'architecture, les immeubles, les paysages grandioses tout autant que les intérieurs intimes, elle imprime aux lignes le mouvement, brouiller les frontières entre l'espace et le temps. Grande amatrice de poésie et de musique, elle « entend avec les yeux », synesthésie, associe les sens. Cette perception altérée, clé de son oeuvre, confère une rythmique particulière à ses toiles, une musicalité unique. Oubliée au lendemain des années 1990, invisibilisée au profit de ses pairs masculins, Maria Helena Vieira da Silva a pourtant bénéficié de son vivant d'une reconnaissance internationale de grande envergure, succès à la fois public, critique et financier.



Maria Helena Vieira da Silva, née à Lisbonne en 1908, mène une enfance solitaire. Orpheline de père dès 1911, elle emménage avec sa mère dans la maison du grand-père. La famille est aisée, elle reçoit cours de dessin, de peinture, de musique. Elle intègre l'École des Beaux-Arts de Lisbonne à l'âge de onze ans et détruit ses premières œuvres qu'elle estime trop immatures. Sa formation classique influence des débuts figuratifs. Lors d'un voyage d'études en Italie, elle découvre la peinture de la Pré-Renaissance et les perspectives inventives qui vont très vite l'inspirer.

En 1928, Vieira da Silva, vingt ans, s'installe à Paris avec sa mère. Elle se forme auprès des peintres Charles Dufresnes, Henry de Waroquier, Othon Friesz, Fernand Léger, étudie la gravure avec Stanley Hayter et Johnny Friedlaender. Elle intègre l'atelier du sculpteur Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande Chaumière où elle a pour condisciple Alberto Giacometti. Son style évolue de la figuration pure vers une peinture plus allusive.



Marquée par le travail de Paul Cézanne (1839-1906), précurseur du cubisme, elle explore les facettes géométriques, carrés, rectangles, les assemblages de touches colorées. Les nappes à carreaux de l'exposition de Pierre Bonnard en 1928 à la galerie Bernheim-Jeune, l'inspirent. Elle s'engage dans la voie de l'abstraction, travaille des ossatures, des damiers, des grilles, bouleverse les perspectives, le sujet par la technique. Les toiles se construisent par petites touches picturale empreinte de musicalité. La composition rigoureuse structure le foisonnement formel, délicate complexité. Vieira da Silva restitue les traces laissées dans sa mémoire par des bâtiments, des rues, empreintes de la réalité distordue, prisme de la subjectivité. L'artiste conserve son indépendance vis à vis des mouvements, des courants, et refuse d'être assimilée aux écoles.

Maria Helena Vieira da Silva fait la connaissance du peintre hongrois, Àrpád Szenes (1897-1985) qu'elle épouse en 1930. A cette époque, elle se lie d'amitié avec Kathleen et Pierre Granville qui seront ces premiers mécènes et collectionneurs. Jeanne Bucher devient sa galeriste et lui offre sa première exposition collective en 1933 et sa première exposition solo en 1937. En 1933, au Portugal, Salazar établit l'« Estado Novo », régime dictatorial et corporatiste. De 1935 à 1940, Vieira da Silva et son époux Àrpád Szenes vivent entre Paris et Lisbonne où ils travaillent dans la maison atelier de la Praça das Amoreiras. Lorsque la Seconde Guerre Mondiale éclate, Àrpád, d'origine juive, est menacé. Faute d'avoir obtenu la nationalité portugaise, il ne peut rester à Lisbonne. Le couple s'exile au Brésil en 1940. Ils résident à Rio de Janeiro jusqu'en 1947, date à laquelle ils retournent à Paris.



La carrière de Vieira da Silva prend une dimension internationale. Sa notoriété grandit. L'artiste expose dans le monde entier, New York, Stockholm, Genève. En parallèle de ses travaux, elle répond à des commandes publiques. Elle réalise notamment en 1954 une série de carton de tapisseries pour l'université de Bâle. Durant cette période prolifique, elle multiplie les collaborations avec des écrivains et des poètes, René Char, Arthur Adamov. Elle est beaucoup plus connue que son époux, configuration assez rare pour être soulignée. Dans les années 1970, le succès est tel, qu'au moins une exposition par an lui est consacrée en France.

Prélèvement du réel, détournement des réminiscences personnelles, sa démarche se veut exploration d'une perception subjective du monde. Ses patchworks, nuées rayonnantes, vagues d'écailles, évoquent les damiers des pavés lisboètes, les azulejos carreaux de faïence de son enfance. Les titres éclairent les sujets de ses toiles, précise la thématique de ces abstractions figuratives. La densité de la touche sature des espaces complexes composés avec minutie. La précision des perspectives fuyantes, vertigineuses témoigne d'une recherche plastique maîtrisée, de la construction d'un style unique. Travail de longue haleine, Vieira da Silva passe des mois, des années sur une même oeuvre, et remet souvent ses toiles en chantier. Àrpád meurt en 1985. Maria Helena Vieira da Silva disparaît à quatre-vingt-trois ans. Elle décède en 1992.



Le second volet de l'exposition « L'œil des collectionneurs » rend compte des relations privilégiées entre l'artiste et ses amis mécènes, Kathleen et Pierre Granville. L'ensemble offert au Musée des Beaux-Arts de Dijon éclaire le goût des collectionneurs, leurs inclinaisons personnelles, œuvres intimistes, ancrées dans l'imaginaire. La collection loin d'être exhaustive se compose de petits formats, beaucoup sur papier, dessins, gravures, aquarelles, en lien avec les dimensions réduites de leur appartement. Cartes postales, photographies et cadeaux échangés comme une curieuse boîte aux lettres personnalisée par l'artiste complète ce panorama sensible et amical.

L'oubli relatif dans lequel est retombée l'oeuvre de Vieira da Silva interroge l'invisibilisation des artistes femmes, la postérité de leur travail. L'exposition « Vieira da Silva L'œil du Labyrinthe / L'œil des collectionneurs » replace sur le devant de la scène cette artiste majeure du XXème siècle.

Vieira da Silva L'œil du Labyrinthe / L'œil des collectionneurs
Jusqu'au 3 avril 2023

Musée des Beaux-Arts de Dijon
Palais des ducs et des États de Bourgogne
1 rue Rameau - 21033 Dijon Cedex
Tél : 03 80 74 52 09

Horaires : Ouvert tous les jours sauf le mardi - Du 1er octobre au 31 mai, de 9h30 à 18h - Du 1er juin au 30 septembre, de 10h à 18h30 - Fermé les mardis, ainsi que les 1er janvier, 1er mai et 8 mai, 14 juillet, 1er et 11 novembre, 25 décembre

beaux-arts.dijon.fr

[Page Facebook](#)

[Fil Twitter](#)

[Galerie Instagram](#)

Caroline Hauer, journaliste depuis le début des années 2000, a vécu à Londres, Berlin et Rome. De retour à Paris, son port d'attache, sa ville de prédilection, elle crée en 2011 un site culturel, prémices d'une nouvelle expérience en ligne. Cette première aventure s'achève en 2015. Elle fonde en 2016 le magazine Paris la douce, webzine dédié à la culture. Directrice de la publication, rédactrice en chef et ponctuellement photographe de la revue, elle signe des articles au sujet de l'art, du patrimoine, de la littérature, du théâtre, de la gastronomie.



<https://www.parisladouce.com/2023/01/expo-vieira-da-silva-loeil-du.html>

- 19 février 2023



Bourgogne : le top 5 des expos immanquables

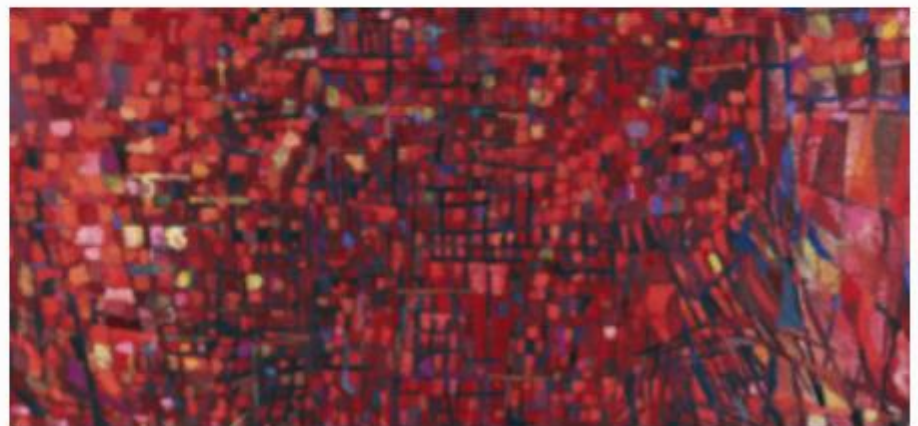
by KARINE Nieddu in Bons plans, France, Ville

« Maria Helena Vieira da Silva : l'œil du labyrinthe » s'expose à Dijon

Le musée des Beaux-Arts de Dijon organise jusqu'au 03 avril 2023 une rétrospective de l'œuvre de cette artiste contemporaine de renommée internationale. Artiste dont le parcours est marqué par un questionnement incessant sur la perspective, la transformation urbaine et la dynamique architecturale.

Au travers de près de 80 chefs-d'œuvre de l'artiste, l'exposition retrace sa carrière, de ses premières peintures figuratives des années 1920 au glissement progressif de son art vers l'abstraction dans les années 1980.

« La beauté du diable » : FRAC de Besançon



BeauxArts

[Agenda](#) [Vidéos](#) [Expos](#) [Insolite](#) [À la loupe](#) [Reportages](#) [Lifestyle](#) [L'ENCYCLO](#) [Conférences](#) [Le Magazine](#) [La Boutique](#)  

← Annonces Google

[Bloquer l'annonce](#) [Pourquoi cette annonce ?](#)

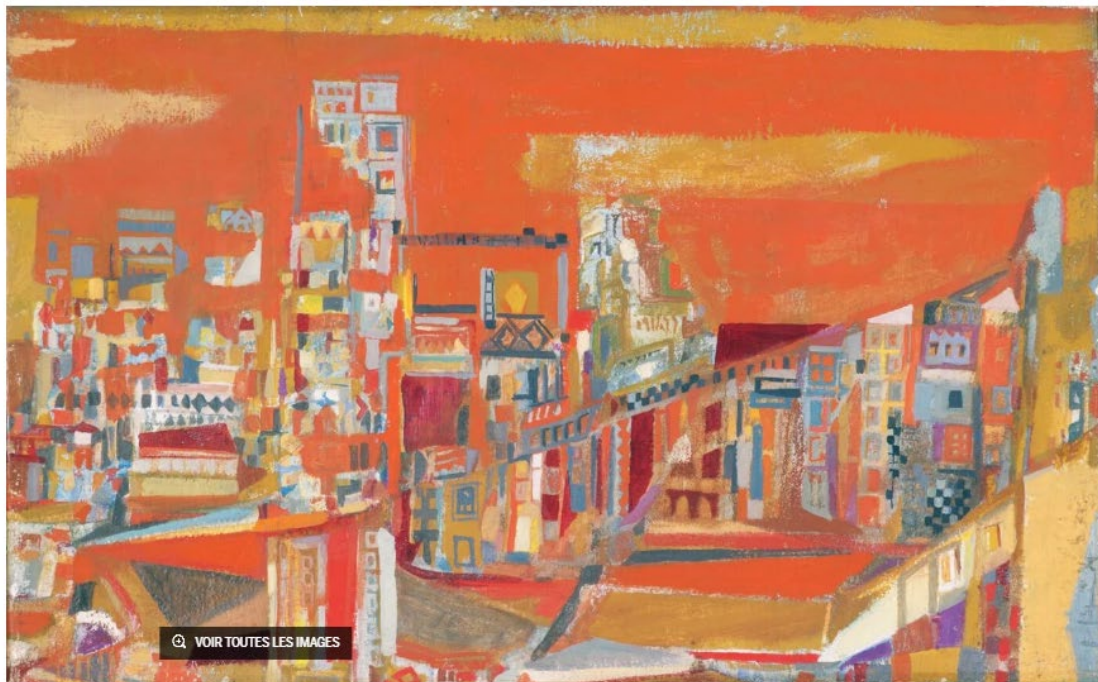
ARTICLE RÉSERVÉ AUX ABONNÉS

DIJON

Dans les méandres impossibles de Maria Helena Vieira da Silva

Par [Louis Gevart](#) • le 21 février 2023 à 17h02

Icône de son vivant et figure majeure de la Nouvelle École de Paris, Maria Helena Vieira da Silva (1908–1992) est une inclassable traçant par-delà les frontières sa propre ligne entre abstraction et figuration. Après Marseille, c'est au tour de Dijon de lui rendre hommage à l'occasion des trente ans de sa disparition.



[VOIR TOUTES LES IMAGES](#)

Maria Helena Vieira da Silva, *La Ville rouge*, 1947 

***Urbi et orbi*, ou « À la ville et au monde »** : un résumé en latin et en couleurs de la vie d'une citoyenne du monde dont les toiles nous emmènent dans les villes portuaires qu'elle a arpentées, de Lisbonne à Marseille. *Urbi et orbi*, c'est le titre de ce qui reste la plus grande des peintures de Maria Helena Vieira da Silva, peinte en neuf ans (1963-1972). Un titre qui lui sied à merveille, mais surtout un titre offert par le collectionneur Pierre Granville, mécène et ami, grand donateur du musée de Dijon. Vieira da Silva laissait à d'autres le soin de baptiser ses œuvres, rechignant à « expliquer l'inexplicable », se refusant à fermer les portes de l'imaginaire.



Maria Helena Vieira da Silva, *Urbi et Orbi*, 1963 - 1972 ⓘ

L'exposition du musée des Beaux-arts de Dijon comprend deux volets : la rétrospective à l'étage et une section dédiée à sa relation avec les Granville, qui est l'occasion de découvrir l'art de Vieira da Silva mais aussi de ses confrères comme Nicolas de Staël dans de poétiques petits formats trop souvent négligés pour l'abstraction lyrique.

Une enfance entre la bibliothèque familiale de Lisbonne et les théâtres d'Europe



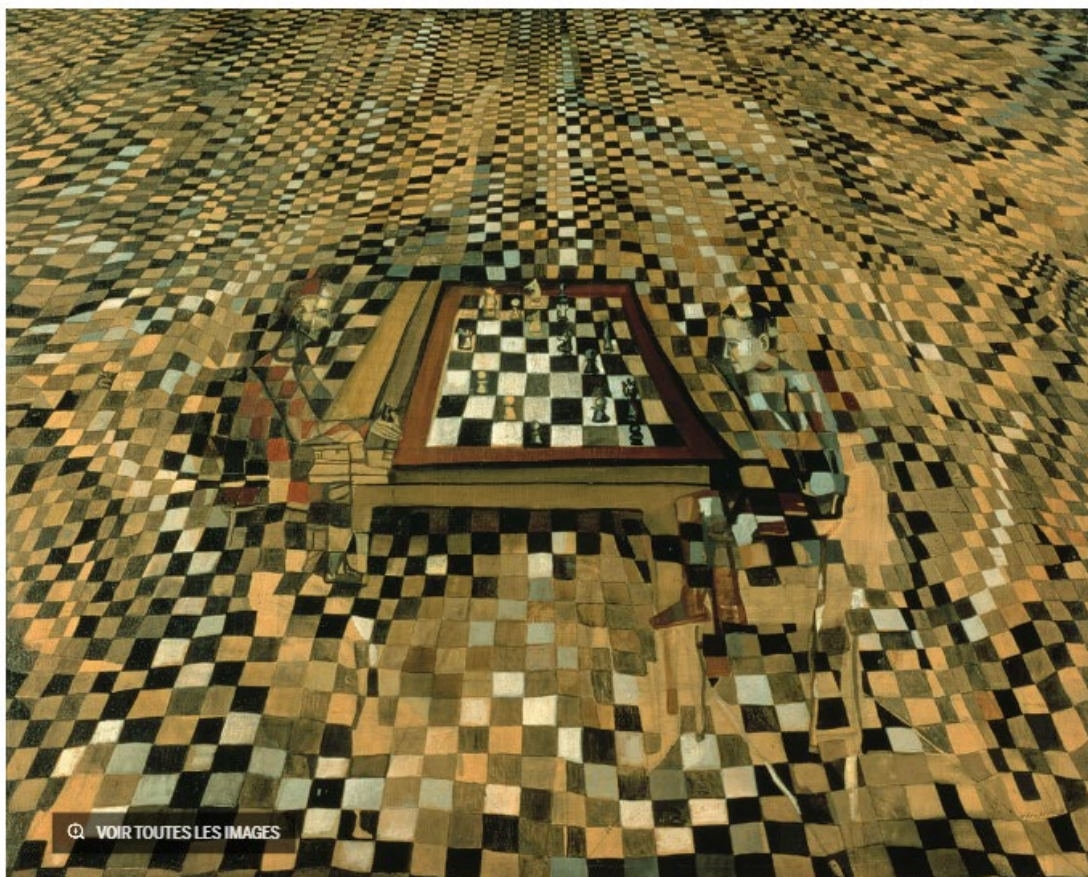
Maria Helena Vieira da Silva, *Autoportrait devant le miroir*, 1940



Il n'est pas nécessaire de revenir sur [le détail de la biographie](#) de l'artiste, mais connaître son statut d'orpheline de père, son enfance déscolarisée et passée entre la bibliothèque familiale de Lisbonne et les théâtres d'Europe est une première pièce du puzzle. En 1928, elle gagne Paris où elle rencontre le peintre hongrois Árpád Szenes (1897-1985), amour d'une vie. Dans les académies privées où se ruent les étrangers, [Bourdelle](#) et [Léger](#) lui transmettent leur discipline de construction. Elle partage leur sensibilité architecturale.

Vieira da Silva n'est pas encore abstraite – le sera-t-elle jamais ? –, elle dépeint des espaces irréels, distordus par des effets de perspective renforcés par l'emploi de damiers, par exemple dans *La Partie d'échecs* (1943) : « On y décèle l'influence des primitifs de la Renaissance, comme l'explique Naïs Lefrançois, conservatrice du musée des Beaux-Arts de Dijon et commissaire de l'exposition. Elle joue sur la perspective des carreaux pour décrire une sensation de vertige, de basculement. » Admirative de [Bonnard](#) et de [Cézanne](#), attentive aux avant-gardes comme le [surréalisme](#), elle garde ses distances : « Elle veut rester elle-même et se méfie des influences », complète Agnès Werly, attachée de conservation au musée et également commissaire de l'exposition.

À lire aussi : [Les virtuoses vertiges de Sam Szafran enfin exposés en majesté](#)



VOIR TOUTES LES IMAGES

Maria Helena Vieira da Silva, *La Partie d'échecs*, 1943 ⓘ

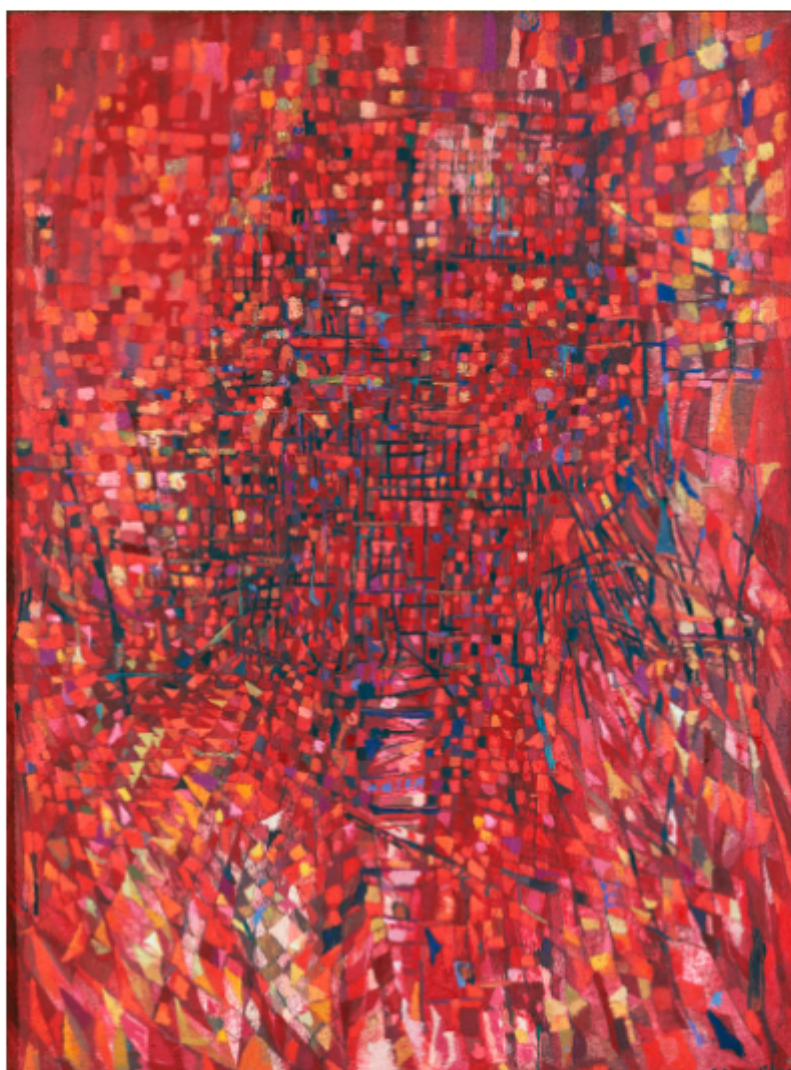


Une catholique portugaise épousant un juif hongrois à Paris, tous deux devenant apatrides : le couple Vieira da Silva-Szenes transcende les frontières ! Avec la guerre et la montée de l'antisémitisme, les époux se réfugient d'abord à Lisbonne en 1939 mais la dictature de Salazar les encourage à s'installer à Rio de Janeiro l'année suivante. Au Brésil, deux grandes familles de peintures émergent : des scènes de désastre – qui demeurent les seules références de Vieira da Silva à l'actualité –, et des allusions nostalgiques à Lisbonne, par exemple dans *La Ville rouge* (1947) [ill. en Une].

Des architectures impossibles comme les méandres de l'âme



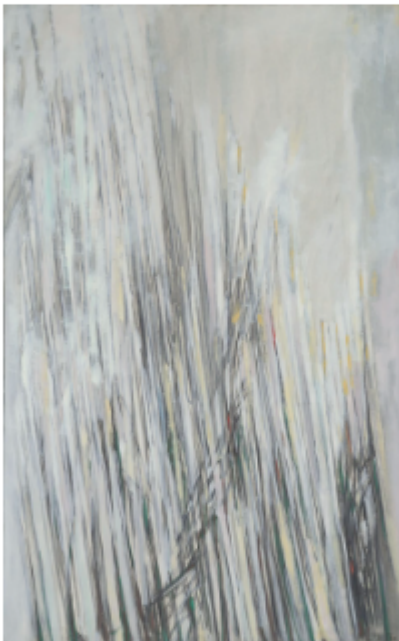
Son langage plastique trouve sa pleine expression après le retour du couple à Paris en 1947 où à l'instar d'autres membres de la Nouvelle École de Paris, Vieira da Silva évolue vers une abstraction allusive, un « paysagisme abstrait ». S'entretissent des souvenirs de villes, de bibliothèques et de théâtres, autant de prétextes à l'édification de structures architecturales impossibles, traçant des canevas tortueux – à l'image des méandres de l'âme. Des lieux hybrides et chargés de souvenirs, ni tout à fait réels ni tout à fait fictifs, qu'Itzhak Goldberg rapproche de ceux de Perec dans le catalogue de l'exposition : « Qu'il s'agisse de la bibliothèque ou d'autres espaces représentés par Vieira da Silva, on peut, [...] ressentir le même doute, la même nostalgie, la même impossibilité de retour aux lieux d'origines. »





« On la compare à Pénélope qui se lève la nuit pour défaire les fils sur son métier à tisser. »

tisser », pour Naïf Lefrançois – l'artiste a d'ailleurs exécuté des cartons pour la manufacture de Beauvais.



Maria Helena Vieira da Silva, *Vers la lumière*, 1991

Dans le labyrinthe, notre regard

zigzague, pérégrine, épousant le point de vue de leur autrice, « amie du *lento* ». Vieira da Silva peint par strates et revient même des années plus tard sur une composition qu'on croyait achevée, s'identifiant, plus encore qu'aux créateurs d'*azulejos*, à une tisserande : « On la compare à Pénélope qui se lève la nuit pour défaire les fils sur son métier à

À mesure qu'elle vieillit, ses

compositions s'allègent pour laisser place au vide et à la lumière, plus encore après la mort de Szenes en 1985. Vieira da Silva lui dédie une fondation mais finalement, et comme en avait bien conscience son défunt mari, la gloire de la femme sera bien supérieure à la sienne. Les titres ne sont plus toujours des lieux mais parfois aussi des concepts, témoignant d'un profond questionnement spirituel, par exemple dans une ultime toile immaculée d'un titre lourd de sens : *Vers la lumière* (1991).

Cette dimension mystique n'est pas nouvelle. La peinture de Vieira da Silva est hermétique, ésotérique, sans qu'elle n'ait laissé précisément les clés pour la comprendre. Le symbolisme de l'artiste

n'est pas codifié comme celui d'un Kandinsky ou d'un Mondrian, comme le pointe Agnès Werly : « Elle peignait rouge l'hiver pour se tenir chaud et froid l'été pour se rafraîchir : elle vivait sa peinture ». L'artiste elle-même ne confiait pas autre chose à Luc Vezein dans *Beaux Arts Magazine*, en 1988 : « Lorsque je peins je ne pense qu'à la peinture, au dessin, aux proportions qui sont si difficiles. J'écoute de la musique, ça me sépare du reste du monde et de moi-même : je m'oublie. »

Blogs



Maria Helena Vieira Da Silva, Une Rétrospective



*Ce tableau de trois mètres par quatre est le plus grand peint par Vieira da Silva. Restée longtemps en chantier, la toile a été commencée en 1963 et achevée en 1972. L'année suivante, elle a été offerte par l'artiste au musée des Beaux-Arts de Dijon. Dès cette date, *Urbi et Orbi*, [signifie « À Rome et dans le monde »] a compté parmi les chefs-d'oeuvre de la collection.*

« Dijon peut s'enorgueillir de conserver un ensemble exceptionnel d'oeuvres de Maria Helena Vieira da Silva, représentante majeure de la scène picturale au XX siècle »].... extrait

François Rebsamen
Maire de Dijon, Président de Dijon métropole, ancien ministre

Au [musée des Beaux Arts de Dijon](#), jusqu'au **3 avril 2023**

Le **musée des Beaux-Arts de Dijon** conserve un remarquable ensemble d'oeuvres de **Maria Helena Vieira da Silva** (18 peintures, 17 oeuvres sur papier et **1 boîte-aux-lettres peinte**). Ce fonds, en grande partie constitué par les dons des collectionneurs parisiens **Kathleen et Pierre Granville**, qui ont jeté les bases de la collection d'art moderne et contemporain du musée des Beaux-Arts, a été abondé par des dons de l'artiste elle-même.]...extrait

Frédérique Goerig-Hergott

Conservatrice en chef du Patrimoine et Directrice des musées de Dijon



Cette exposition a été conçue en collaboration avec le **musée Cantini de Marseille**, où elle a été présentée du 9 juin au 6 novembre 2022, et avec le soutien de la **galerie Jeanne Bucher Jaeger** à Paris, prêteur exceptionnel de l'exposition. L'exposition est placée sous le commissariat de **Nais Lefrançois**, conservatrice responsable des collections XIX e siècle et **Agnès Werly**, responsable des collections XX e - XXI e siècles. [vidéo de la conférence](#)

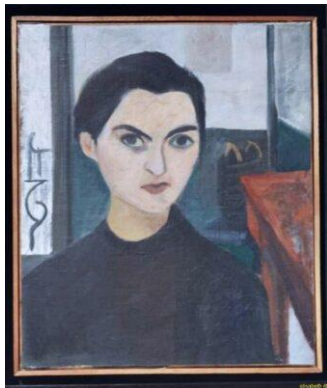


Le musée des **Beaux-Arts de Dijon** présente à partir de la fin de l'année 2022, un grand temps fort d'exposition dédié à l'une des artistes phare de sa collection d'art moderne, **Maria Helena Vieira da Silva (Lisbonne 1908- Paris 1992)**, l'une des figures les plus importantes de l'histoire de l'art abstrait. Avec cet hommage, à l'occasion des trente ans de la disparition de cette immense artiste du XX siècle, le musée des Beaux-Arts de Dijon souhaite mettre en exergue l'importance de **Vieira da Silva** dans la réinvention de l'art moderne et la contemporanéité des concepts qu'elle a soulevés et explorés. Elle permet aussi

d'interroger les liens puissants qui unirent l'artiste aux collectionneurs et donateurs **Kathleen et Pierre Granville**, initiateurs de la collection d'art moderne du musée de Dijon.

Cette rétrospective consacrée à une personnalité majeure du XX siècle, retrace les étapes clés d'une carrière d'envergure internationale, marquée par un questionnement sans relâche sur la perspective, les transformations urbaines, la dynamique architecturale ou encore la musicalité de la touche picturale.
Elle se déploie en deux parties.

Vieira da Silva L'oeil du labyrinthe 1er volet



Le premier volet de l'exposition, **L'oeil du labyrinthe**, propose un parcours rétrospectif et chronologique de l'oeuvre de **Vieira da Silva**. Depuis les débuts figuratifs dans le Paris des années 1930 jusqu'aux toiles évanescentes des années 1980, cette rétrospective présente des oeuvres iconiques et cruciales dans le cheminement intellectuel de l'artiste. Dans les années de formation, elle construit son vocabulaire autour de quelques motifs récurrents : *la grille, le damier, la spirale*.



Composition 1936

Après le traumatisme de l'exil pendant la Seconde Guerre mondiale, elle revient à Paris et reprend ses recherches sur l'espace et la vision. À partir des acquis de ses premières années, elle déploie son vocabulaire *poétique et conceptuel*.



les joueurs de cartes 1947/48

La peinture singulière

Singulière, voire solitaire, sa peinture a souvent été résumée aux camaïeux de couleurs et aux damiers kaléidoscopiques. Cette rétrospective est l'occasion de révéler une recherche ouverte aux débats esthétiques de son temps. Fortement marquée par la peinture siennoise, le fonctionnement optique, l'architecture et la musique, Vieira da Silva a questionné sans relâche la perspective, les mécanismes du regard, les transformations urbaines ou encore la musicalité de la touche picturale.



Rouen 1983

L'exposition suit son fil créateur, fonctionnant par séries, répétitions et déclinaisons. Elle explore les étapes-clés de la révolution du regard et la réinvention spatiale menées par l'artiste. Elle rassemble une **quarantaine de toiles** provenant de collections particulières et nombre d'institutions

prestigieuses en France, en Suisse.

Vieira da Silva L'oeil des collectionneurs – Le second volet



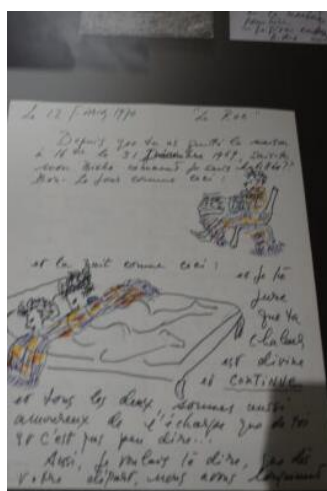
Kathleen Granville 1936, la Sirène

L'oeil des collectionneurs, met l'accent sur l'intimité de l'artiste à travers sa relation privilégiée avec **Kathleen et Pierre Granville**, ses mécènes et amis. Grâce à ce couple de donateurs, le musée des Beaux-Arts de Dijon conserve aujourd'hui près de quarante oeuvres de Vieira da Silva.

Ce volet de l'exposition permet de rassembler la totalité des oeuvres de Vieira

da Silva provenant de la collection Granville et de révéler, par le prisme de leur regard et de leur sensibilité, des motifs récurrents dans son oeuvre. On retrouve ses répétitions autour des villes, des carreaux, des damiers et le cheminement vers la non-figuration, mais aussi ses recherches plastiques dans le domaine plus malléable des arts graphiques.

La personnalité de Vieira se dessine aussi à travers des correspondances inédites et des photographies d'archives, qui témoignent de la profonde complicité qui existait entre le couple de collectionneurs et le couple Vieira da Silva-Szenes.





ville au bord de l'eau

Biographie

Après avoir étudié à l'école des Beaux-Arts de Lisbonne, Maria Helena Vieira da Silva s'installe à Paris en 1928. S'orientant vers la sculpture, elle reçoit l'enseignement d'Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande Chaumière et celui de Charles Despiau à l'Académie scandinave. Décidant en 1929 de se consacrer à la peinture, elle fréquente l'Académie de Fernand Léger, suit l'enseignement de Roger Bissière à l'Académie Ranson et s'initie aux techniques de la gravure à l'atelier 17, dirigé par Stanley Hayter, où elle rencontre les surréalistes.

En compagnie du peintre hongrois Arpad Szenes, qu'elle vient d'épouser, elle séjourne, en 1931, à Marseille, où elle est fascinée par la vision du [pont transbordeur](#).

De retour à Paris en 1932, elle fait la connaissance de Jeanne Bucher, chez qui elle exposera régulièrement, et découvre l'oeuvre du peintre uruguayen Torres-García.

Retirée au Portugal depuis le début de la guerre, elle part pour Rio de Janeiro avec son mari en juin 1940. Revenue en France en 1947, accueillie dans la nouvelle galerie de Pierre Loeb, elle développe une oeuvre aux limites de l'abstraction et de la figuration, caractérisée par l'exploration d'un espace pictural et mental apparemment infini, dont les dénominations – villes, ponts, gares, échiquiers ou bibliothèques – sont prétextes à tracer de fragiles et irrationnelles perspectives où le regard se perd avec jubilation.



Dans les années 1950, Vieira accède à une reconnaissance internationale avec des expositions en Suède, en Angleterre, en France, en Pays-Bas et aux États-Unis. A partir des années 1960, elle passe une partie de l'année à Yèvre-le-Chatel avec Arpad Szenes, une petite ville du Loiret où ils aménagent des ateliers. En 1966, elle reçoit commande pour les vitraux de l'église Saint-Jacques de Reims. En 1976,



Arpad et Vieira font une importante donation de leurs dessins au Musée national d'art moderne. A la même date, à Dijon, on inaugure la donation Pierre et Kathleen Granville qui expose plusieurs dizaines d'oeuvres du couple. Arpad Szenes

meurt en 1985. Vieira délaisse ses thématiques habituelles pour se tourner vers des compositions évanescentes, plus blanches. Souffrante dès 1989, elle se retire de son atelier et ne peint plus beaucoup. Elle décède le 6 mars 1992 et est enterrée auprès de sa mère et de son époux, au cimetière de Yèvre-le-Chatel.

Autour de l'exposition

Une programmation très importante est prévue dans diverses activités à retrouver sous l'**agenda**



Musée des Beaux-Arts

Palais des ducs et des Etats de Bourgogne

Tel (33) 03 80 74 52 09

musees@ville-dijon.fr

Navette gratuite Divia City, arrêt Beaux-Arts ou Théâtre

Bus Liane 6 arrêt Théâtre

Bus ligne 11 arrêt St Michel

Ouvert tous les jours sauf le mardi

du 1er octobre au 31 mai : de 9h30 à 18h

du 1er juin au 30 septembre : de 10h à 18h30

Fermé les mardis, ainsi que les 1er janvier, 1er mai et 8 mai, 14 juillet, 1er et 11 novembre, 25 décembre

<https://elisabethitti.fr/2023/01/16/maria-helena-vieira-da-silva-une-retrospective/>

[ACCUEIL](#)

Maria Helena Vieira da Silva, une rétrospective

Publié le 16 janvier 2023 par Elisabeth12

Ce tableau de trois mètres par quatre est le plus grand peint par Vieira da Silva. Restée longtemps en chantier, la toile a été commencée en 1963 et achevée en 1972. L'année suivante, elle a été offerte par l'artiste au musée des Beaux-Arts de Dijon. Dès cette date, Urbi et Orbi, [signifie « À Rome ... [Continuer la lecture de « Maria Helena Vieira da Silva, une rétrospective »](#)

The post [Maria Helena Vieira da Silva, une rétrospective](#) first appeared on une dilettante.

<https://www.paperblog.fr/9883984/maria-helena-vieira-da-silva-une-retrospective/>

RÉSEAUX SOCIAUX

Instagram



• 16 décembre 2022

SUPPORT : Réseaux Sociaux

RESEAU : Instagram

@ : @valentinegrisot

JOURNALISTE : Valentine Grisot



Twitter



• 28 décembre 2022

SUPPORT : Réseaux Sociaux

MÉDIA : Twitter

@ : @LesEchos

Url : <https://twitter.com/LesEchos>



Les Echos

@LesEchos



Le musée des Beaux-Arts de Dijon consacre une vaste rétrospective à Vieira da Silva



lesechos.fr

Le musée des Beaux-Arts de Dijon consacre une vaste rétrospective à Vieira d...
80 oeuvres de l'artiste franco-portugaise sont exposées jusqu'au 4 avril 2023.
Décédée en 1992, Maria Helena Vieira da Silva a acquis une renommée ...

12:12 PM · 28 déc. 2022 · 3 865 vues

1 Retweet · 5 J'aime



<https://twitter.com/LesEchos/status/1608058370975563779>

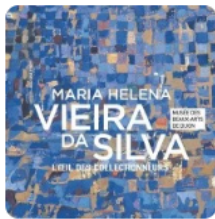
Presse audiovisuelle (TV – Radio – Podcast)

- **31 janvier 2023**



L'actu musicale et l'une des figures de la peinture au XXème siècle à l'honneur

31.01.2023



Musée des Beaux-arts de Dijon

Présenté par Bruno Fumat

Au programme:

-L'actualité de la musique avec le journal, la nouveauté du jour c'est le 1er extrait du prochain album de Katie Melua et la sélection classique de Franck Ciup

-C'est l'une des artistes majeures de la scène picturale du XXème siècle qui est mise à l'honneur au Musée des Beaux-arts de Dijon. Son nom Maria Helena Vieira da Silva. Découverte avec Agnès Warly co-commissaire de l'exposition.

-Le 31 janvier 1943, première étape de la capitulation allemande à Stalingrad. On en parle dans "Ce jour dans l'histoire"

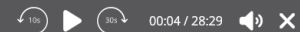
 Partager </> Intégrer à mon site



RÉÉCOUTE

UN AIR DE SORTIES

L'actu musicale et l'une des figures de la peinture au XXème siècle à l'honneur



Presse internationale

Cidade francesa de Dijon revela “duas facetas” de Vieira da Silva

Publicado a: 16/12/2022 - 16:34 Modificado a: 16/12/2022 - 16:39



Áudio 11:45



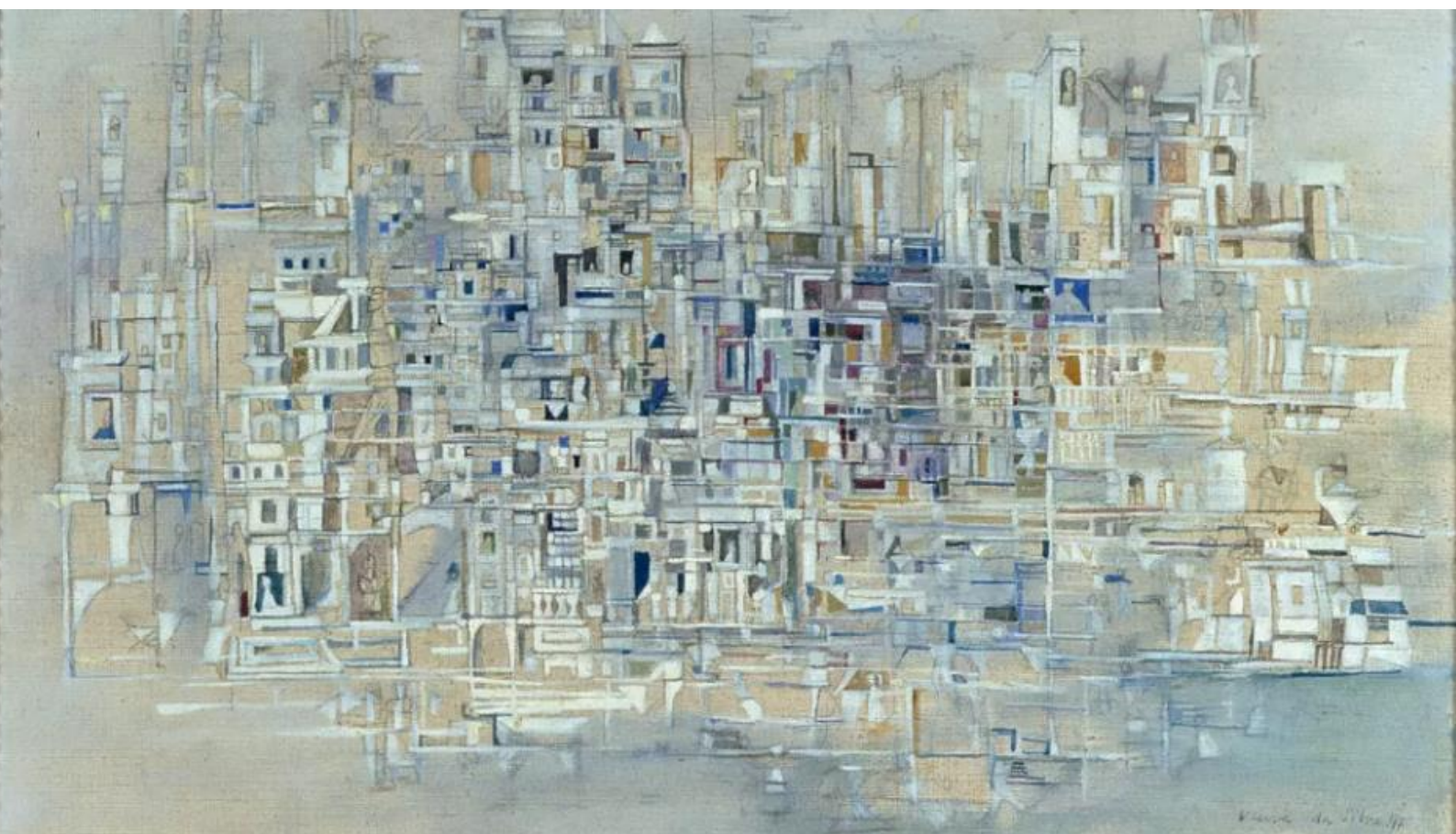
Podcast



A minha playlist



Adicionar à minha playlist



Quadro "La ville au bord de l'eau", Maria Helena Vieira da Silva, óleo sobre tela, 1947. © Musée des Beaux-Arts de Dijon/François Jay

Por: Carina Branco

9 min

O Museu de Belas Artes de Dijon, em França, tem patente, de 16 de Dezembro até 3 de Abril, uma retrospectiva da pintora Maria Helena Vieira da Silva. A mostra apresenta “as duas facetas” da sua vida: aquela que ela quis mostrar ao público e aquela que ficou nos arquivos e na colecção de um casal de amigos. Faça a visita connosco neste programa.

Maria Helena Vieira da Silva é apresentada como ***“a grande referência da arte abstracta do pós-guerra à escala internacional”*** pelo Museu de Belas Artes de Dijon que tem patente, desde 16 de Dezembro até 3 de Abril, uma retrospectiva da pintora de origem portuguesa e um piscar de olhos à sua esfera mais privada com a apresentação de obras e formatos menos conhecidos adquiridos por amigos coleccionadores. ***“Duas facetas”*** da sua vida, resume uma das comissárias da exposição, Naïs Lefrançois.

“Quisemos mostrar duas facetas da vida de Vieira da Silva. Na retrospectiva, a faceta mais conhecida do público, que é comum à exposição do museu de Marselha, com as obras emprestadas de instituições públicas e privadas que estão no segundo andar e que permitem traçar a evolução da sua carreira, desde os trabalhos mais figurativos até às obras mais evanescentes e plenas de luz”, começa por explicar Naïs Lefrançois.

“No rés-do-chão está a segunda parte da exposição, dedicado ao espólio do Museu de Belas Artes de Dijon, com 32 obras oriundas de uma doação de coleccionadores parisienses e que deixam ver uma personalidade um pouco menos conhecida, mais engraçada e descontraída, um pouco diferente da obra a que estamos habituados e com uma apresentação de quadros menos conhecidos. Há pequenos formatos, artes gráficas e correspondência inédita”, acrescenta a conservadora do museu francês.

A exposição começa com um percurso cronológico da pintora que nasceu em Lisboa, em 1908, e que morreu em 1992, em Paris, a cidade das artes onde ela escolheu viver. Intitulada ***“O Olho do Labirinto”***, esta primeira parte conta com obras icónicas que já foram apresentadas, entre Junho e Novembro de 2022, no Museu Cantini, em Marselha, e que acompanham a evolução de um trabalho mais figurativo e tangível para uma dimensão de abstracção geométrica e lírica. O olhar do espectador perde-se nas telas labirínticas de enredos e tramas axadrezadas, linhas de fuga e de força que se entrecruzam e implodem em novas perspectivas espaciais e musicais, com referências a cidades, bibliotecas, ateliers, torres, fachadas, escadarias e muito mais.

Obra maior, em dimensão e em simbolismo, é ***“Urbi et Orbi”***, uma tela de grande formato que a artista doou ao museu de Dijon, em 1973, como explica a outra comissária da exposição Agnès Werly.

“É o maior quadro de Vieira da Silva, tem uma dimensão de três metros por quatro metros. Ela nunca pintou outro quadro tão grande. É uma paisagem e é um quadro realmente muito representativo da sua arte porque mostra essa paisagem enevoadada, chuvosa, muito poética e que apela à nossa imaginação. É também uma obra importante para nós porque a artista doou-a ao Museu de Dijon e queria que ele ficasse aqui junto com todas as obras da doação do casal Granville”, descreve Agnès Werly.

“Os Granville foram um casal de coleccionadores, Kathleen e Pierre Granville, que conheceram muito bem Vieira da Silva e o marido Arpad Szenes. Eles coleccionaram obras de Vieira da Silva e nos anos 60 quiseram doar a sua colecção a um museu”

francês. Jacques Tulier, que na altura era professor de história de arte na Universidade da Borgonha, debateu muito com André Malraux, que era então ministro da Cultura, e ele insistiu para que a doação fosse para Dijon. Eles deram 700 obras, nomeadamente 32 de Vieira da Silva”, acrescenta a comissária da exposição.

Eis, então, a segunda parte da exposição, intitulada **“O Olho dos Coleccionadores”,** que apresenta telas de pequeno formato, desenhos, postais e fotografias a mostrarem a cumplicidade entre o casal de coleccionadores e o casal de pintores. Destaque, ainda, para uma caixa de correio decorada por Maria Helena Vieira da Silva, uma encomenda de Pierre Granville para uma prenda especial.

“Uma obra surpreendente é esta caixa de correio pintada pela Vieira da Silva e oferecida como prenda à sua amiga Kathleen Granville. É um objecto inesperado numa exposição de pintura. Trata-se de uma caixa de correio normal que o Pierre Granville comprou no Bazar de l’Hôtel de Ville em Paris e depois pediu à Vieira da Silva para a decorar no intuito de a oferecer à sua esposa Kathleen.

Esta caixa de correio foi colocada no corredor do prédio deles, em Paris, e era simplesmente uma caixa de correio que servia para receber as cartas. Acabou por ser também doada ao museu com todas as outras obras e serviu durante algum tempo como ‘livro de ouro’: os visitantes deixavam mensagens lá dentro - o que não é o caso hoje, mas foi uma história bonita.”

No total, estão reunidas cerca de 80 obras da pintora nascida em Portugal mas que foi obrigada a adquirir a nacionalidade francesa em 1956. Das colecções do Museu de Belas Artes de Dijon há 18 pinturas, 17 obras em papel e a tal caixa de correio pintada, ou seja, um dos espólios mais completos da artista em França.

Há, ainda, obras oriundas da Fundação Arpad Szenes-Vieira da Silva, da Fundação Calouste Gulbenkian em Lisboa, do Comité Arpad Szenes-Vieira da Silva, da galeria Jeanne Bucher Jaeger, do Centro Pompidou, da Fundação Gandur para a Arte de Genebra e dos museus franceses de Colmar, de Grenoble e de Rouen.

A homenagem à pintora acontece 30 anos depois da sua morte e pretende recordar a sua importância na reinvenção da arte moderna e na contemporaneidade dos conceitos que ela explorou. Ao longo da sua vida, o trabalho de Maria Helena Vieira da Silva foi amplamente reconhecido, com exposições, retrospectivas e prémios um pouco por todo o mundo.

A pintora é apresentada como **“a grande referência da arte abstracta do pós-guerra à escala internacional”** pelo Museu de Belas Artes de Dijon, uma frase que faz todo o sentido para Marina Bairrão Ruivo, directora da Fundação Arpad Szenes-Vieira da Silva.

“A Maria Helena Vieira da Silva é, de facto, apresentada como a grande referência da arte abstracta do pós-guerra à escala internacional. É verdade. E quanto mais fazemos

investigação sobre a obra dela e quanto mais se fazem exposições que mostram a extrema qualidade da obra desta artista, mais esta afirmação se torna verdadeira e mais se percebe a originalidade e a qualidade da sua obra.

Primeiro, a obra de Vieira da Silva enquadrava-se na Escola de Paris, mas percebeu-se que esta artista não alinhava com os outros artistas numa coisa muito estabelecida e traçou o seu próprio caminho. É essa originalidade - sobretudo na procura de um espaço próprio, de uma espacialidade que a sua obra conseguiu de uma maneira muito original e notável - é essa redescoberta que hoje em dia ainda surpreende muitas pessoas pela qualidade que faz com que a sua obra ainda tenha, hoje, um lugar exemplar na história da arte do século XX, tanto na história da arte portuguesa, quanto na internacional”, explica Marina Bairrão Ruivo.

Com uma enorme projecção internacional enquanto era viva, será que o trabalho de Maria Helena Vieira da Silva continua a chegar ao grande público? Para a directora da fundação criada pela artista, as retrospectivas deste ano de Marselha e Dijon, e outras na agenda, servem simplesmente para relembrar o seu papel na arte do século XX.

“Há ideia que a Maria Helena Vieira da Silva terá ficado esquecida durante algum tempo, mas não é bem assim. Eu penso que quando se fazem grandes exposições, ela é lembrada. É apenas isso. Há várias exposições de seguida desta qualidade, como foi a de Marselha e agora a de Dijon; para o ano vamos ter uma enorme exposição em Rabat, Marrocos, sobre a sua obra; em 2024 vai haver uma grande exposição sobre o tema da liberdade nas comemorações do 25 de Abril. São coisas que vão ser muito surpreendentes. Eu penso que não ficou esquecido. Quando as obras dos artistas são mostradas novamente, são é lembradas”, acrescenta.

Indissociável das suas telas são as cidades de Lisboa e Paris e as impressões/expressões de Portugal e França.

“Portugal e França são indissociáveis na obra de Vieira da Silva. Portugal está na génese da sua essência porque foi lá que ela nasceu. Ela dizia que o seu nome era português, que tinha nascido no Bairro Alto no dia de Santo António, que não podia ser mais portuguesa e foi a Portugal que ela quis deixar a sua obra para se fazer o museu e para guardar a sua memória. Mas foi para Paris que ela quis vir estudar e viver porque em Portugal não podia progredir na sua carreira. Foi em Paris que encontrou o amor e o Arpad [Szenes] com quem casou. Foi em Paris que quis fazer a sua vida e que fez a sua carreira e, de facto, a sua carreira não teria sido tão importante se não estivesse em Paris. Portanto, ambos os países são indissociáveis da sua obra”, sublinha Marina Bairrão Ruivo, lembrando também o papel do Brasil aquando do exílio nos anos 40.

Em 1980, Maria Helena Vieira da Silva disse que na sua pintura se via *“uma incerteza, um labirinto terrível”* mas que nesse labirinto *“talvez se encontrasse uma qualquer certeza”* e que talvez fosse isso que ela procurasse. Um labirinto de emoções, sensações, memórias para ver no Museu de Belas Artes de Dijon até 3 de Abril de 2023.

<https://www.rfi.fr/pt/programas/vida-em-fran%C3%A7a/20221216-fran%C3%A7a-dijon-revela-duas-facetas-de-vieira-da-silva>